



Claudie; drame en trois actes et en prose

George Sand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

BRUXELLES

j \ s, m.oxti, ssa! »iti:Mz:iJEK hcub s *;« ∴.

LIBRAIRE DES THÉÂTRES ROYAUX IUK. IKS PIKHES.
46, PKÈS DU POIDS DU LA ycf\,

L ■ soir an Théâtre fioynl.t

*£Wn

P£EieO\.\MGES.

AlTEll

LE PÈRE RÈMY, ancien soldat, vieux moissonneur (octogénaire) .

CLAUDIE, sa petite-fille, 21 ans.

LAGRAND'ROSE, paysanne riche, propriétaire de la métairie,
25 à 50 ans, belle femme élégante.

FAITEAU, métayer de la Grand'- Rose, paysan aisé, 50 ans.

LA MÈRE FAUVEAU, sa femme, 45 à 50 ans.

SYLVAIN, leur fils, 25 ans.

DENIS RONCIAT, paysan faraud, 30 ans.

UN CORNEMUSEUX

M. Bocage.

Mlle Lia Fé

Mme Daubri

M. Perro.

Mme Gé\ot.

M. Fechter

M. Barré. , M. Béraud.

lie des Bossons.

a m. BOii(;i:

iMon ami, après la représentation de Claudie, comme après celle de François le Champi, j'éprouve le besoin de vous dire tout haut que c'est à vous, à vos conseils et à vos soins que je dois la satisfaction du public et la mienne propre.

Ce contentement personnel serait complet, si j'avais pu refaire ma pièce, pour ainsi dire sous votre dictée, lorsqu'à Nouant, au coin du feu, vous me l'analysiez à moi-même, en me montrant le meilleur parti que je pouvais tirer des situations et des caractères. Mais comme j'ai fait tout mon possible pour bien écouter et pour bien ! profiter, je m'applaudis intérieurement de ma confiance et de ma docilité. Prenez donc votre part avant moi du succès littéraire de Ctuelle, car j'ai un vrai, un profond plaisir à reconnaître qu'il vous appartient dans ce qu'il y a d'essentiel et

d'indispensable pour une œuvre dramatique, la composition et le résumé.

Quant à la science charmante de la mise en scène, tout ce qui s'occupe de théâtre sait que vous y exceller.. Quant au génie dramatique de l'acteur, les applaudisse-

ments et les larmes du public le proclament chaque soir avec plus d'éloquence que je ne saurais le faire. Moi aussi j'ai pleuré en vous voyant et en vous écoutant : je ne savais plus de qui était la pièce, je ne voyais et n'entendais que votre douleur et votre pitié, et comme le cœur saisi et rempli d'émotion ne trouve guères de paroles, ici comme là-bas, je ne sais que vous dire : « Merci, c'est beau, c'est bien, c'est bon. »

Remerciez pour moi aussi ces rares artistes qui ont personifié, avec tant de conscience et de savoir, les divers types de Candie. M. Fecliter, qui a idéalisé celui de Sylvain en lui conservant la vérité, talent hors ligne et incontestable; Mme Génot, la tendre et ardente mère qui, avec l'excellent père FauveauOI. Pernn), sait faire pleurer à un lever de rideau ; la belle Mme Daubrun à la voix harmonieuse, au jeu digne dans la franchise et la rondeur ; M. Barré qui ne m'a fait regretter ni désirer rien de mieux pour l'interprétation du rôle de Denis Roncial; M^le Lia Félix, enfin tous, remerciez-les pour moi, d'avoir fait de Claudû un spectacle émouvant et vrai qui leur doit toute la sympathie qu'il obtient.

Et à vous, mon ami, merci surtout, merci encore et toujours, pour le passé, pour le présent et pour l'avenir.

Georuk >km).

Nohant. 15 jum l r ! S.S1 .

CLAUDE.

■4-K-4H — i — hH — i — ! — î — I — I — 1 — I — H H — bH
— i — M-

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour de ferme. Un hangar élevé occupe le premier plan et unit deux constructions, dont on voit de chaque côté les portes conduisant dans l'intérieur des logemens. Aux autres plans, différentes constructions, comme étables, écuries, pigeonier. Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel on voit la campagne. La porte de droite au premier plan où il y a trois marches, est celle du logement de la Grand'-Rose. Celle de gauche est la porte du logement des métayers. Un peu au-dessus et presque au milieu du théâtre, eslunpuils avec une auge à laver. Autour de l'auge ou sur les bords du puits, sont groupés sans ordre des vases rustiques. Sur le devant, du même côté, une table, chaises.

FAUVEAU, ROSE

F Ai; VEAU,

assis à la table ; devant est une ardoise encadrée, et près de lui est une grande bourse en cuir. Il est en train de compter de l'argent. 11 aperçoit la Grand'Rose qui entredit le fond à gauche et qui se dirige vers son logement. Étonné.

Ah ! c'était bien l'heure que vous arriviez, notre maîtresse.

rose, sur les marches et se retournant.

Ah ! c'est toi, père Fauveau !...

r\i veu, se levant. Il boite un peu de la jambe gauche.

Le temps nie durait, depuis quinze jours qu'on ne vous a point vue? C'est vrai, je nie trouve étrange quand vous n'êtes point à la maison.

rose, étant ton manteau.

Que veux-tu, mon vieux? j'avais ce restant d'affaires à la ville pour la succession de mon mari...

Elle va déposer son manteau clans l'intérieur et revient de suite.

F AL VEAU

Ces affaires-là ne prendront donc point fmissement? depuis trois ans que vous êtes veuve ! rose.

Tu sais bien, père Fauveau, qu'il faut patienter quand on se met dans les procès ! mais, par la grâce deDieu, m'en voilà débarassée, j'ai gagné le mien.

FAUVEAU

Bien gagné? là, en appel ?

rose. En appel!...

Elle descend les marches et s'assied du même côté.

FAUVE AD

Diache ! vous voilà riche, à cette heure... Mme Rose? une métairie comme celle-ci !... (Regardant autour de fui av c complaisance.) Et je dis qu'elle est sur un bon pied la métairie des Bos-

sons, et qu'il y a du plaisir à en être métayer ! Avec les trois locataires qu'on vous contestait... ça vous fait pas beaucoup moins de trois mille bonnes pisloles au soleil.

ROSE

Oui, trente mille francs approchant. Ah! ça, où en êtes-vous de la moisson ? avez-vous rentré le tout?

FAUVEAU

Ma fine, vous arrivez bien à propos pour la gerbaude, et dans une petite heure d'ici, je crois bien que mon «arçon Sylvain viendra vous chercher, s'il vous sait de retour, pour voir lever la dernière gerbe et y attacher le bouquet.

ROSE

Alors, on dansera et on soupera?

fauveau, regardant à t/mtchr.

Tout est prêt... les femmes sont en train de désen-

SCEKfl I. ■

Tourner, et le cornenieux est déjà rendu... Ah ! l'on comptait bien sur vous, car Denis Ronciat est déjà venu deux fois à ce matin, pour savoir si vous étiez arrivée.

ROSE

Denis Ronciat? de quoi est-ce qu'il se mêle?

F AU VEAU

Dame ! puisqu'on dit que vous vous mariez tous les deux î

ROSE

Si nous nous marions tous les deux, ça sera chacun de son côté
î

FAI VEAU

Peut-être bien que vous ne voulez point dire ee qui ^n est. Excusez-moi si je vous offense ; mais pour sûr, vous ne tarderez pas à vous remarier... ça ne peut guère tourner autrement, à votre âge, riche, belle femme et point sottie que vous êtes î est-ce que ious voilà faite pour rester veuve?

rose, s h vaut.

A vingt-huit ans, ça serait dommage, n'est-ce pas?.. Eh bien ! je ne dis pas non... mais il me faudrait rencontrer un épouseux à mon idée.

fax; veau, av;c intention.

El votre idée, dame Rose, ça serait un joli gars de vingt-finq ans, bon sujet, courageux au travail, qui soignerait vos biens et qui ne vous mangerait point votre Ut quoi .

ROSE

Sans doute î

FAUVE AU

Je veux gager aussi que vous tiendriez à la conduite plus qu'à la fortune, et que vous ne demanderiez pas à vous enrichir autre-

ment que par la prospération de \<s

biens.

ROSE

À savoir ! je suis en position de doubler mon avoir par un bon mariage, et si ça se trouvait avec la bonne conduite et le ménagement...

fauve u.

Ah î voilà ! c'est le tout d'y tomber î les garçons riches, voyez-vous, ça aime la dépense et le divertissement... ça court la ville, les assemblées, ça boit la bière et le café... ça roule partout, hormis au logis; ça ne toucherait pas le manche d'une pelle ou les orillons d'une charrue pour tout au monde... ça fait de rudes embarras et delà pauvre ouvrage! Votre Denis Ronciat, je vous le dis moi, au risque de vous offenser, votre Denis Ronciat ne vous convient point. C'est un coureux de femme, une -tête à l'évent, un poulain désenfargé. rose.

Je sais ça, et ne tiens point à lui... cependant il a des biens du côté de Jeux-les-Bois, des beaux biens, à ce qu'on dit.

paoveau. Ses biens? ses biens? les connaissez-vous?

rose. Non : j'ai jamais été parla.

FAUVE VU

Ah! c'est que je les connais, moi! c'est du bien de Champagne, comme on dit ; clieti pays ! terre de varenie ! c'est maigre... Les plus mauvaises terres de chez nous seraient encore de l'engrais pour les meilleures des siennes... et puis, c'est mal gouverné ! un

propriétaire qui, depuis quatre ou cinq ans, ne réside point chez lui. A cause, qu'il ne réside plus chez lui ?

ROSE

Je nésais pas... pour l'instant, il dit que c'est à cause q:i"il est amoureux de moi qu'il s'est établi par ici.

FAI VEAU

Il n'y a pas cinq ans qu'il vous connaît, il n'y a pas

S€teJYE I. 9

seulement six mois. El avant, où a— t— il passé? partout} excepté chez lui ! Un homme qui ne se plaît point dans son endroit, c'est pas grancPchôse, je vous dis, cl peutêtre bien que ça a plus de délies que de quoi les payer.

ROSE

Je ne te dis pas non... Ah ! c'est diantrement mal aisé de bien choisir!

falveau. av. e intention.

Tenez! sans comparaison, il vous faudrait un homme comme mon Sylvain.

ROSE

Tu m'as déjà dit ça. Ton Sylvain est un bon sujet, je ne vas pas contre ; mais qu'est-ce qu'il a? ses deux bras et rien avec.

PAU VEAU

Et son bon cœur pour vous aimer?... et sa bonne mine

pour vous faire honneur ?... et ses petites connaissances pour régir vos biens? Savez-vous qu'il lit, écrit et fait les comptes quatre fois mieux que votre Ronciat?

ROSE

Je sais qu'il n'est pas bête ni vilain, et qu'une femme n'aurait point à rougir de lui... mais il a un défaut, ton Sylvain !un grand défaut, qui pourrait bien molester le sort d'une femme.

FAUVE AD

Quel défaut donc que vous lui trouvez?

ROSE

il est... je ne sais comment dire. Il est trop critiquant,

trop près regardant à la conduite des femmes. Il n'excuse pas le plus petit manquement, il voit du mal dans tout, il trouve de la coquetterie dans un rien; enfin, je crois qu'il serait jaloux et querelleux en ménage. facvem'. rmt/urrassé.

Ah ! pour ça. vous vous trompez bien.

IU Al"TK I,

KOSE.

NTon î non ! je le connais, va ! je l'ai observé ! et ma fine, tant qu'à prendre un homme qui vous fasse enrager, autant vaut le prendre un peu riche.

FAUVEAU

Je sais bien qu'il ne l'est point; aussi, je ne vous parle pas de lui. Il n'y prétend rien, lui, le pauvre enfant, il n'oserait. Et si pourtant, il vous aime, voyezvous ! Il ne donne pas un coup de pioche à vos terres sans avoir dans son idée de vous contenter.

ROSE

Vrai? tu crois?

FAI VEAU

Et quand on lui parle de votre mariage avec Denis Ronciat, il prend un souci*... on dirait qu'il tremble la fièvre !... (Regardant-
vers le fond.) Tenez, voilà sa mère qui vous le dira tout comme moi.

ROSE

Eh î non ! ne me parlez point de ces badineriées-là devant elle.

§CE-tE II.

LA MÈRE FAUVEAU, FAUVEAU, ROSE

f aĩ veau, à fa mère F auveeu qui entre du fond et qui te

dirige vers fn porte de gauche. Elfe porte un grand

panier couvert d'une s rviette.

Eh bien! femme? vous ne dites donc rien à notre maîtresse? vous ne lui demandez point ses portemens? la mère, qui a déposé son panier près du puits, allant à Rose et lui pn neint les mains.

Oh ! je l'avais vue avant vous, et les portemens de notre bourgeoisie sont écrits tout en fleurs sur sa figure. FAUVEAU, pissant à la gauche de Rose, à sa femme.

Ca c'est bien dit. Mais écoutez donc, femme! c'est-il

SCE.XU 11.

pas vrai que, depuis un tour de temps, notre Sylvain est tout chose... comme contrarié, comme chagriné, dis?

LA. MÈRE

C'est la vérité qu'il nest pas bien... et j'ai grand' crainte qu'il ne prenne les fièvres après-s moisson. rose, qui se trouve au milieu.

Qu'est-ce qu'il a donc?

LA. MÈRE

J'en ignore; c'est un garçon qui ne se plaint ni ne s'écoute.

F AU VEAU

Ça ne serait-il point qu'il aurait une amour chagrinante dans la tête?

rose, bas à F, niveau. Tais-toi donc!

LA MÈRE

J'en ai quasiment souci... à vous dire vrai !

FAUVEAU, à hosr.

Là, je ne lui fais pas dire!... Et vous voyez si pourtant que je ne lui fais pas de questions... (A sa femme.) Dites donc, femme...

ROSE

C'est assez, ça ne me regarde point, vos secrets de famille. Ah !
ça, où est-il donc, le Sylvain?

LA MÈRE

Il est sur le charroi, le dernier charroi de blé de la gerbaude, et
il ne tarde que l'heure d'arriver avec la musique et le bouquet.

ROSE, remontant vers le fond.

Je m'en vas au devant d'eux !

FAUVEAU

Allez, allez-y, notre maîtresse, ça vous divertira. Excusez-moi
si je ne vous y conduis pas, vous savez que cette jambe cassée ne
me porte pas encore aussi bien que l'autre.

ROSE

Est-ce que lu en souffres toujours?

FAUVEAU.

Encore un si peu, et je ne suis point solide sur les cailloux:
mais l'ouvrage n'en souffre point... je bourine dans les bâtiments
et Sylvain travaille aux champs pour deux.

ROSE

Ne te dérange pas, et ne te fatigue point trop ce soir pour la
fête... [A la mère Fauveau.] Où sont-ils, les moissonneurs?

LA MÈRE

Dans les champs des Pigerattes... A revoir, notre maîtresse !
{La Grana'Bosc sort par Icfondàyntahe.)

\$ce\ e ni.

LA MÈRE FAITEAU, FAUVEAU¹ .

la mère, à Fouçéati qui s'estassis à droite. Lui tapant

\$ur l'épaule.

Qu'est-ce que c'est donc que toutes ces questinns-là que vous
poussiez devant la bourgeoise?

falveai, te i oant et setâtant te front. Femme! j'ai une idée !...

la mère.

Tant pis ! tu en as toujours trop, et ça te dérange de ton che-
min plus que ça ne l'y avance.

FAUVEAU

Tais-toi, femme, tu n'entends rien aux affaires... Qu'est-ce que
tu dirais si je faisais marier notre garçon avec notre maîtresse?

LA MÈRE

Te voilà encore dans tes folletés ! innocent, va !

FAITEAU.

Je te dis que j'y abolterai '....(Imitant sa femme qui

SCJBNB 1 1 r . ,r»

r.-ww /a tête.) Faut pas dodeliner de la tête ! La bourgeoise en
tient et elle en vent !

LA MÈRE

Non, mon homme, vous songez ! La bourgeoise verra bien vite que Sylvain ne veut point d'elle.

FALVEAt.

Il ne veut point d'elle î ma fine , il est bien dégoûté î

LA MÈRE

La bourgeoise est jolie, avenante et brave femme s'il en fut. Mais elle a fait un peu parler d'elle, entre nous soit dit.

FAUVE VI

Bah ! des bêtises !

LA MÈRE

Des bêtises si vous voulez ; mais vous connaissez l'humeur de Sylvain. Il a ses idées, il ne veut point entendre causer sur la femme qu'il regarde, et si on dit un mot de travers, il tourne sa vue d'un autre côté. Il est plus fier là-dessus que porté sur l'argent. Faites attention à ce que je vous dis, mon vieux, et ne vous fourrez point dans des trigauderies qui ne nous profiteraient point.

FALVKvr, a ■ c Itvm ur.

Oh î toi, lu ne crois jamais à rien ! tu me prends pour une bête !

LA MÈRE

.Non pas: mais pour un rêveux, un peu linassier, un peu curieux, un peu faliot, a\\i\\n\\ tu as de l'esprit au fond, et un bon cœur d'homme... faut pas gâter ça par des ambitions déplacées.

FALVEAL.

Est-ce que lu crois que Sylvain serait amoureux p:ir ailleurs, que tu m'as dit. oui, quand je l'ai questionné devant ta bourgeoise ?

LA MÈRE

Oui, je le crains...

FAUVEAU

Tu le crains, c'est donc que...

LA MÈRE

Taisons-nous là-dessus, le voila...

SCEXE IV.

LA MÈRE FAUVEAU , SYLVAIN, FAUVEAU

fauveau. à St/'vain qui entre du fond. Il tient un ■

fourche qu'il dépose à droite à l'entré/'.

Costume de travail. Grar.il chapeau de paille. Sa blouse est

attachée sur son dos.

Eh bien ! mon fils? te voilà si tôt rentré? As-tu rencontré la bourgeoise?

SYLVAIN

Non, mon père, je rentre pour vous dire de tirer le vin, la gerbaude me suit...

Sa mère lui essuie la figure et l'embrasse. FAUVEAU.

Va donc vilement te faire propre pour présenter le bouquet à la bourgeoise?

SYLVAIN

Oh! pour ça, mon père, je ne m'y entends point... Je ne suis point d'humeur à gaianliser autour des femmes... c'est vous que ça regarde.

FAUVEAU

Galantiser ! est-ce que c'est de mon âge?

SYLVAIN

C'est peut-être trop tard aussi pour moi... Sa mère passe au milieu et lire de sa poche un dé à coudre, du fil, et remet on bouton à !a chemise de Sylvain qui n'y fait pas attention et qui est tout à son père.

fauveau, étonné.

Qu'est-ce que ça veut dire, celte parole-là, trop tard

SCE.\E IV. T

à vingt-cinq ans ? et quand il s'agit de la rose des roses ?

SYLVAIN

Oui, la Grand'Rose comme on l'appelle... c'est une très-bonne maîtresse pour nous, je n'en disconviens pas. Elle a le cœur franc et la main donnante.. . Je lui porte le sentiment que je lui dois ; mais faut pas m'en demander plus que je n'en peux donner !

la. mère, qui a fini, à son mari.

Tu vois bien?...

Elle va près du puits et range différentes choses, puis elle vide son panier où se trouvent des légumes. FAI VEAU, à Slj'v (in.

À qui en as-tu? Sur quoi tue rechignes-tu là ? SYLVAIN; allant à son per\ Use trouve aumilieu.

C'est que je vous entends, mon père, et que, depuis une quinzaine vous me voulez pousser à des idées qui ne sont point les miennes. De ce que j'ai ri quand vous m'en avez causé encore hier soir, je ne voudrais pas vous laisser croire que je peux me rendre à votre commandement.

FAI VEAU

Je le conseille de faire le farouche ! comme si on courait après toi.

SYLVAIN

Je ne dis point ci.. . la Rose n'a pas à courir après un homme; assez courront après elle; mais je ne me mettrai point sur les rangs... à chacun le sien.

FAI VEAU

Qu'est-ce que tu as donc à lui reprocher? d'être un peu coquette? d'aimer à se faire brave? à se faire dire des compli mens, à danser, à se divertir? Quel mal y trouves-tu ?

SYLVAIN

Je n'en lrou\e point... mais mon gouï ne me porte-rail point pour une femme à qui il faudrait bailler tous ces di-versemens-là.

FALVEA.I.

Oui, tu prétends être jaloux ! Ah î mon pauvre-gars... tu n'auras jamais de bonheur en ménage avec une pareille maladie.

Je prétends être jaloux, vous dites? Eh bien ! pourquoi non, cher père? Je veux aimer ma femme à ce point là et je ne saurais être jaloux de Mrae Rose ; partant je ne saurais l'aimer. Mais nous perdons le temps, là... J'étais venu aussi pour vous dire, mon père, que nous avons là quatre ou cinq moissonneurs de louage qui veulent s'en aller tout de suite, et qu'il faudrait vilement payer... {Allant à gauche*.)}* m'en vas chercher l'argent ?

FM) VEAU

Non, je l'ai sur moi... c'est tous les ans la même chose... je sais qu'ils n'attendent point et qu'ils viennent vous déranger au mi-

lieu de la gerb.iude...(4/'«"* s? asseoir à la table.) As-tu mis leur compte en écrit? SYLVAIN, se plaçant debout près de la table.

C'est inutile, je l'ai dans la tête... (À son père qui écrit sur l'ardoise.) Nous devons quinze journées à cet homme de Boussac, qui est borgne. Treize et demie à Denizon du Maranbert. Vingt journées à Etienne Bigot et autant à son frère... ça fait...

LA fItRE, ' a dehors du hangar.

En voilà encore deux qui demandent leur paye parce qu'ils veulent partir.

Sylvain, fr ssaiflant.

Qui donc?

LA MÈRE

C'est ce vieux, avec sa petite-fille... {Mouv ment de

SCENii V. *7

Sylvain. — La mère Fauveau parlant au fond.) Eh

bien ! approchez donc, mes amis, on va vous contenter...

Elle s'assied près du puits et épluche des légumes.

SfESB V.

FAUVEAU, SYLVAIN, LA MÈRE FAUVEAU, RÉMY, CLAUDIE, tous deux la fimeiff en main. Claudie porte un petit sac.

rémy, se découvrant.

Pardon, excuse, si on vous importune, mais on voudrait s'en retourner à ce soir ; on a six lieues de pays à marcher d'ici chez nous,

SYLVAIN

Ce soir î Vous n'y songez point î

faceau, comptant de Pargent.

On va toujours vous payer, si vous le souhaitez...

[Regardant Rémy.) Ah ! c'est le père Rémy de Jeux-

les-Bois, un homme ancien, quatre-vingt ans, pas vrai ?

rémy, ne dressant.

Quatre-vingt-deux ans, et qui moisonne encore...

SYLVAIN

Un ancien militaire, qui a été sous-officier, et qui a reçu de l'éducation, mon père.

RÉMY

Oh! de l'éducation, pas plus que vous, maître Sylvain î mais on a fait son devoir à la guerre, et à présent on fait sa corvée dans les champs de blé!

FAUVEAU, avec intuition, regardant Cfaudir.

> Un peu, grâce à votre petite fille, qui fait la moitié de l'ouvrage. Allons, je ne me plains pas de vous... A vous deux, vous avez sans doute fait ce que vous pouviez?

là. MÈRE, qui est passai', à huile, à Cltu lie. Vous paraissez
vannée de fatigue, ma fille ; vous allez manger un morceau de-
vant que de partir, et votre père aussi?

Grand merci, mère Fauveau, nous n'avons besoin de rien.

LA MÈRE

Si fait, si fait!...

Eile regarde Sylvain qui lui fait signe d'insister, puis elle re-
tourne à son ouvrage près du puits.

FAUVEAU

Nous disons donc que vous avez une vingtaine de journées, je
crois?

sylvai.v, delvut près de lui.

Une trentaine, mon père...

CLAi'DiE, près de son père.

Faites excuse tous les deux, nous en avons vingt-cinq.

F.\i veau, étonné.

Tant que ça?

rémy, 7v.</ ir 'ditt Ckiudip.

Vir.gi-cinq journées; pas une de plus, pas une de moins.

FAI VEAU

Je ne. dfs pas non... Et vous demandez pour ça?...

RÉMY

r-mpetez vous-même; vous savez bien ce que vous donnez, aux autres.

PAU VEAU

Ce que je baille aux. autres, oui ! mais à vous deux, vou> ne m",i\v/. pas fait l'ouvrage de... rémy, l'interrompant.

L'ouvrage de deux ; aussi nous ne vous demandons pas de nous payer comme deux.

SC&NE V

FA L VEAU

Diache ! je ie crois bien que vous ne me demandez point ça !

réîiy, n'animant.

Eh bien! après! Où cherchez-vous le désaccord? Nous voilà deux qui vous demandons la paye d'un seul, et vous trouvez ça injuste?

Sylvain, qui i st ùtfé puis; v de .' au pour sa mère, ven ./</ près dt son père.

Eh ! non ! il n'y a pas de désaccord ! Vingt-cinq fois cinquante sous, ça fait tout juste 62 francs et 50 centimes... et mèmement si mon père me veut croire...

FAUVE AU

Attends donc, attends donc ! Comme tu y vas, toi ; vingt écus et deux livres dix sous pour le moissonnage d'un homme de cet âge-là !

RÉMY

Eh bien ! et ma petite fille !... la comptez-vous pour rien ?

1 AL VEAU.

Votre fille, votre fille, on dit qu'elle a bon courage; mais elle n'est point forte, et l'ouvrage d'une femme en moisson, ça ne foisonne guère...

Sylvain, coupant la paroi»' à Jiémj/, qui veut répondre.

Pardonnez-moi si je vous contredis, mon père; mais l'ouvrage d'une femme comme celle Claudie, ça doit compter. Tenez, pour être juste, vous devriez payer le père Rémy et sa petite fille comme un et demi.

FALVEAU.

Ah bien ! par exemple !...

Nous n'avons pas demandé tant que ça, maître Sylvain, nous avons fait un accord avec vous, et nous nous y tenons... Nous vous avons offert de tenir une rége, et

20 ACTE t.

nous l'avons aussi bien tenue à nous deux qu'un bon moissonneur.

faiveac, s levant, à Claudie.

Vous, vous parlez sagement, ma fille. Si vous avez fait un accord avec mon garçon, je ne reviendrai pas sur sa parole et ne le blâmerai point sur son bon cœur... C'était une charité à vous faire ; vous êtes malheureux ; il a bien agi ! 11 n'y a guère de monde qui ferait de ces marchés-là pas moins ! On sait bien que deux faucilles dans un sillon, dans une rège, comme vous dites, ça embarrasse et que ça détence* les autres coupeurs plus que ça ne les aide... mais enfin...

SYLVAIN, se trouvant à la droite de son père\

Mon père, je vous ferai observer que votre jambe malade ne vous a point souffert de venir aux champs pour voir comment l'ouvrage marchait... mais je l'ai vu, moi ! J'ai moisonné toujours en tête de la bande, et je vous atteste que cette jeunesse-là travaille autant qu'un homme. Elle serait morte à la peine si, à chaque fin de rège, son père n'eût point pris sa place. Par ainsi, à eux deux, l'un se reposant quand l'autre travaille, ils avancement autant et plus qu'un fort ouvrier... C'est pourquoi je vous dirai qu'en considération de leur pauvreté, de leur fatigue et de leur grand cœur à l'ouvrage, vous agiriez comme un homme juste que vous êtes en leur payant la journée à raison de trois francs, et si vous vouliez être encore plus juste, juste comme le bon Dieu, qui mesure son secours à la misère d'un chacun, vous les payeriez comme un et demi !

fauveau, av- c humeur et élevant la voix.

C'est ça ! et puis comme deux, peut-être ! Es-tu fou, Sylvain, dénie pousser comme ça... tu veux donc ma

" On a éixit le mol comme il se prononce ; mais la véritable orthographe serait détemp\$cr, faire perdre du temps.

SCENE V

ruine el la tienne que tu soutiens mes ouvriers contre moi?

Réjiy, les arrêtant du gest.-.

Pas tant de paroles* merci pour votre bon cœur, maître Sylvain... mais ça serait une aumône et nous ne la demandons point. On est misérable, mais, avec votre permission, on est aussi fier que d'autres. Qu'on nous paye comme un et nous serons contents. SYLVAIN, bas à son père.

Vous voyez, mon père, c'est du monde bien comme il faut, et si vous aviez vu, comme moi, le comportement de ce vieux et de sa petite-fille, vous auriez eu le cœur fendu de pitié... Oui, ça fait mal de penser qu'il y a des*pauvres chrétiens assez mal partagés pour être forcés de prendre des ouvrages au-dessus de leurs âges et de leurs moyens. Un homme de quatre-vingt-deux ans, et une femme, suivre la moisson qui est la plus dure de toutes les fatigues dans notre pays ! par ce grand soleil et ce vent du midi qui vous sèche legosieretvous brûle les yeux? Vrai ! c'est bien dur, et jamais charité n'aura été mieux placée que celle que vous leur ferez.

FAITEAU.

Allons! tu m« persuades tout ce que tu veux... (A l'Umy <t à Clau lie,) Va pour trois francs, puisque mon garçon dit que c'est dans la justice. La justice avant tout !.. . {A part. en. allant à la table) Faut que je me dépêche, car Sylvain me ferait accroire de leur donner trois francs quinze sous!

sylvain, à Claudie.

Mais vous n'allez point nous quitter comme ça ? vous ferez la fêle avec nous, un bon repas restaurera votre père, et vous passerez, la nuit chez nuu»! Ma mère W vpuI. d'abord !

LA MÈRE, 'V M pl&tt.

Oui, oui, le vieux serait trop fatigué de se mettre en route après une journée de travail.

RÉMY

Merci pour vos honnêtetés, mes braves gens, mais on voudrait s'en aller; nous marcherons mieux par la fraîcheur. Mais pour ne pas être méconnaissant de vos civilités, on boira un coup pour arroser la gerbaude quand elle entrera, et Claudie donnera un coup demain aux femmes de la maison pour les aider à servir le repas... (A Syiv rin, qui lui rem t de Car ;int de la part de so7i père.) Je prends sans compter, maître Fauveau, et en vous remerciant.

FAUVEAU

Si fait, si fait, il faut toujours compter.

rémy, reifardant la somme en uloc.

Je vois bien qu'il y a plus que nous ne prétendions... Mais si vous y avez regret... {Il v ut r?udre Varyent.)

SYLVAIN

Non, non ! mon père est content de bien agir à votre endroit.

rémy, rem ttuiif "ar put à Claudie.

Or donc, vous êtes de braves gens, le bon Dieu vous conserve !
je m'en vas au devant de la gerbaude î...

Il sort par le fond.

clai'die, à fa mère Fauveau.

Commandez-moi donc ce que j'ai à faire pour vous aider, mère
Fauveau.

la mere, lui pr- ii ait sa faucille et son petit s te.

Tenez, ma fille, si vous voulez laver le restant des
vaisseaux, ça nous soulagera d'autant. Vous prendrez
aussi les nappes et les couverts chez nous... {Eile lui
tngiître la port- de 5 auch-.) et vous les porterez ici en

SCENE VI

face, dans le logement de la bourgeoise qui est plus

grand que le nôtre...

Elle lui montre la porte de droite et sort par celle deganche
fauveau ramasse t'ârg rt sur la table. A Sylvain.

Moi, je vas payer ces autres moissonneurs qui attendent... Va
donc l'habiller, Sylvain î il n'est que temps.

Sylvain. J'y vos. j'y vas, mon père...

Fauveau sert par le fond, à gauche.

CLAUDIE, SYLVAIN

Claudie s'est approchée du puits eî puise de Peau. Sylvain est allé à droite prendre sa fourche et se dispose à sortir, quand il voit le mal que ?e donne Ciaudie pour faire mouler le seau.

SYLVAIN

Voilà que vous prei.ez encore de la peine, Ciaudie, au lieu de vous reposer. Les femmes de chez nous ne ?c fatiguent guère, elles ne moissonnent point, surtout ! Après tantôt un mois de pareil travail, c'est pour vou achever!...

claudie. triste, calme, parlant d'un ton doux, mais réso'u. Ne faites pas attention à moi, maître Sylvain. sylvatn, quittant Ha fourc 'te et a' tant au puits ou il a!-

t ' 'ni le seau et n r rse. le. eont uu dans un petit fo -

(jiiet qui ; st près du puits.

Excusez-moi si je fais attention à vous. 11 n'y a pas moyen, quand on a le cœur un peu bien placé, donc point voir le courage et la peine que vous avez. (C'ait lie prend trois assiettes qui sont sur le bord du puits, qu'elle tav?. dans le bnquet; et ensuite 1rs essuie, sans regarder Sylvain. Sylvain retenant à droite.) Elle ne m'écoule point ! elle a même la mine de ne vouloir point Qu'entendre. Quel âge donc est-ce que vous avez, Claudie? claudie, font -n faisant son ouvrag \

J'ai vingt-un ans.

21 ACTE I.

Et vous moissonnez comme ça pour la première fois ?

C'est la troisième année.

SYLVAIN

Faut que vous soyez bien dans la gêne?

CLAIDIE.

Sans doute.

SYLVAIN

Vous étiez bien jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère?

Oui, j'avais cinq ans.

SYLVAIN

Votre grand-père n'a pas un bout de champ ou de jardin?

CLAIDIE.

Nous n'avons pas même de maison ; nous payons loyer d'une petite locature.

sylvao. C'est loin d'ici où vous demeurez?

Je crois qu'il y a environ six lieues de pays.

SYLVAIN

Ah ! il y a plus de six lieues d'ici à Jeux-les-Bois !... {Claudie, ayant essuyé les assiettes, étend sa serviette sur le dos d'une chaise et entre à gauche, puis en sort de suite avec son panier plein de serviettes, des nappes et quelques gobelets. Sylvain à lui-même.) \\ n'y a pas moyen de causer avec elle !... Je ne sais plus quelles questions lui faire !... Comme elle est triste avec son air tranquille !... Elle a trop de misère, c'est sûr... (A Claudie qui met les quelques gobelets dans le baquet, et ensuite qui pose et compte le linge sur la table.) Est-ce que vous avez des parents dans votre endroit?

SCENE VI

Claudie, même jeu.

Nous n'en avons plus.

SYLVAIN

Vous êtes seule avec votre grand-père?

Oui, seule.

SYLVAIN

Mais il y a des voisins qui vous aident?

Nous ne demandons rien.

SYLVAIN

Si vous veniez demeurer par ici, vous seriez peut-être mieux?

J'en ignore.

Vous trouveriez toujours de l'ouvrage dans notre métairie... Et puis, ma mère est très-bonne; si vous veniez à être malade, elle vous assisterait.

claudie. Oh! c'est vrai qu'elle est très-bonne !

SYLVAIN

La bourgeoise Rose n'est pas mauvaise non plus. claudie. Elle passe pour charitable.

SYLVAIN

Eh bien! ça ne vous tenterait point de vous établir par chez nous?

Non, mon père a son accoutumance là-bas.

SYLVAIN

Et vous y voulez rester?

CLAUDIE, passant d< o ml Sytv lin <t faisant un mouvement de r s/> et et t n même t mps de doult ur. Mon Dieu ! oui...

Klle tort vu emporlanl !<■ lingw par ta port* de droit*,

2f) ACTE I.

SfESE VII.

SYLVAIN, s u?, regardant à âroit .

Allons, je ne lui donne ni fiancé ni regret. Elle a tourné son idée d'un autre côté. Sans doute il y a quelqu'un qui la recherche

dans son pays, car elle est trop belle fille et trop méritante pour n'avoir point donné dans la vue à d'autres qu'à moi. Que le bon Dieu la fasse heureuse, c'est tout ce que je demande...

Il tombe dans la rêverie et s'arrête devant la porte où est entrée Claudie en regardant toujours si elle ne sort pas de chez la Grond'Rosc.

SCESE VIII.

DENIS RONCIAT, fort endimanché. Il fait un mouv menton ap rcevant Sylvain. — Sylvain, toujours à sa même plat .

devis, d'une poker t niissant*.

Bonjour, mailre Sylvain Fauveau !

SYL.VAÎV. '•-' y st .

Salut, M. Denis Ronciat.

DEMS.

La bourgeoise est arrivée à la parfin ?

syi.v\i>-, se retournant sans fe remarquer.

On le dit, je ne l'ai point vue.

DENIS

J'ai entendu la musette, et je crois que lu gerbaude n'est pas loin. Je vas l'attendre ici, car je suis diablement fatigué... et... différemment, mon cheval pareillement. Voici la troisième fois qu'il fait la route de chez moi ici depuis ce matin...

Sylvain, qui est retombé dam <=n rêverie r! qui ne féonle ri2». reprend sa fourche pi sort par la çaucli»

SCENE X

se e m il.

DENIS, s'osa t/a/^ à Irait , ? q/ </// s ;\$.7 ruades y uètr •-;
r/i cv?r Qu'M]■ ti' L.uuis un coin.

Ce gars-là me bat froid. Il pense a épouser sa bourgeoise. Son père s'en flatte et mel'adonnéàentendrc... Mais plus souvent que des métayers qui n'ont rien me souffleront ce mariage-là!... Une belle dot et une belle femme ! grandement recherchée par toute la jeunesse du pays. Ça flatte d'avoir la préférence... et on l'aura !... Oui, qu'on l'aura, je dis... la préférence!

SCEXE X.

DENIS, GLAUDIE.

Claudie rentre par la porte de droite, va au baquet et se remet à laver quelque- gobeiets sans faire attention à Denis.

dems, à part, a voyait passer.

Qu'est-ce que c'est que celte fille-là?... une nouvelle servante!... Je vas lui parler... Faut toujours mettre les servantes dans ses intérêts... {Appelant Claudie jqui est entrée à gauchi'.) Dites donc, la fille!... (Elle rentre, tenant une Sfrvictfe, < t r<connrti\$&ftnt lïonciat, elle tressaille, lai§sc tomber sq serviette, et rats immobile'. Dni* fritnti" capcffiznat'On, "I r cuir

comme t rriifié.) Qu'est-ce que ça veut dire?... A quelles fins êtes-vous céans, Claudie?

CL/vi'DiE, froidement.

Qu'est-ce que ça vous fait. M. Ronciat?

DEMS.

Ça me fait, ça me fait... différemment ça ne me fait rien... mais je ne m'attendais point à vous voir. claudie, tombant a*siwv
>»è»><- ' M Ni moi non plus.

DE^IS, forl trou'iié.

Et... différemment, votre santé est bonne!... depuis

le temps que... alors, pour lorsque... sansdouteque...

| ^'essuyant le front.) Ça fait rudement chaud, pas vari ?

clacdie, 5" !cva>it. même jeu.

Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, ne me

dérangez point pour si peu. Je reprends mon ouvrage.

Elle ramaise sa servielte el essaie se» gobelets. DE^IS.

Je ne prétends point vous molester, Claudie. Et si votre ouvrage est pressante... mais quelle ouvrage donc est-ce que vous faites céans. Claudie ? Si vous y êtes servante, il n'y a pas grand temps î

J'y suis venue en moisson, et je m'en vas ce soir.

DEMS.

Vous êtes venue en moisson î C'est donc vous cette fille qu'on m'a parlé, qui mène si bien la faucille? Si j'avais connu que c'était vous?...

CLAt'DIE.

Vous ne seriez point venu ici, aujourd'hui?...

DEMS.

Je ne dis pas!... différemment... sans doute que pour travailler comme ça, il faut que vous soyez un peu dans la peine, el si vous êtes comme ça dans la peine... ça serait à moi de...

CLAl'DIE.

Eh bien?

DEMS.

Ça serait à moi de vous assister.

claudie, laissant tomInr fa i rviette et If gobelet, -t allante fui.
— An c furie.

Où auriez-vous donc pris le droit de m'assister. Denis Ronciati*

CL.AIDIE

Rien du tout.

DEMS.

Ah ! vous êtes toujours fière î cette fierté-là ne vaut rien, Claudie. et j'ai dans mon idée que vous êtes venue ici pour tirer une vengeance de moi.

CLAED1E.

Ça serait un peu tard ! après cinq ans...

DEMS.

Après cinq ans... de... comment dites-vous? claudie. Cinq ans d'oubliance.

DEMS.

D'oubliance de ma part que vous voulez dire?

CLAIDTE.

Autant de ma part que de la vôtre. !

dems. av ejoic.

Vrai? oh! bien! si c'est réciproque, nous pouvons bien nous entendre et faire la paix à cette heure. Voyons, Claudie. parlons peu et parlons bien: différemment, combien veux-tu en dédommagement pour...

SU ACIE I

poitrine .) Tout de même, ça me fait quelque chose! ça me donne un coup dans l'estomac !...

Il est mort l'an dernier, Denis! et vous ne l'avez seulement point su ! Vous ne l'avez assisté ni quand il est venu au monde, ni quand il en est sorti. Il a vécu de misère avec moi, il est mort de misère malgré moi, et c'est malgré moi aussi que je ne suis point morte avec lui ! Vous ne vous en êtes jamais tourmenté ! Tous les ans, pendant trois ans qu'il a vécu, je vous ai fait écrire une lettre par le curé de notre paroisse, pour vous réclamer votre promesse; vous n'avez jamais fait réponse. Depuis une année vous n'avez plus reçu de lettre; vous auriez du comprendre que ça signifiait : la pauvre Claudie a perdu sa consolation et son espérance, elle n'a plus besoin de rien !

DENIS

Dame! daine!... pauvre Claudie!... c'est ta faute aussi, tu aurais dû écrire plus souvent, venir me trouver...

Moi?...

DEMS.

Ou tout au moins... différemment, m'envoyer ton père.

CLAUDIE, t:V C fi rté.

Mon père! un homme comme lui? un ancien soldat? un homme de quatre-vingt-deux ans, qui est fier, qui n'a jamais tendu la main, et qui piochera la terre jusqu'à ce qu'il tombe dessus ! Vous auriez souhaité le voir mendier le pain de sa fille? à vous, Denis, à vous qui l'avez séduit à l'âge de quinze ans, et qui ne l'avez détournée de son devoir (fu'en lui faisant toutes les promesses, toutes les prières, toutes les menaces d'un homme qui

SCEISE X.

veut se périr par grande amour et par grande tristesse? Si j'avais voulu de vous une promesse de mariage, ne me l'auriez-vous point signée? Est-ce que vous me l'avez pas offert? est-ce que je ne l'ai point refusée? Ah ! je n'étais qu'une enfant, bien simple et bien sotte, et cependant j'avais déjà plus de cœur que vous n'en avez jamais eu, car j'aurais cru vous faire injure en doutant de votre parole ! Et mon père, qui savait tout ça, aurait été vous prier de vous en souvenir ! Non, non, le pauvre vieux, s'il en avait eu la force, il n'aurait été vers vous que pour vous tuer... et sans moi, qui l'ai retenu, qui sait s'il n'aurait point fait un malheur !

DENIS

Diable! diable!... et différemment, est-ce qu'il est ici, ton père?

CLAIDIE.

Oh ! n'ayez crainte, le voilà trop vieux pour se venger, mon pauvre père ! il travaille encore... {Pleurant} il s'en va, et bientôt je pourrai m'en aller aussi, car j'aurai tout perdu, et personne n'aura plus besoin de moi,

DENIS

Claudie, voyons, écoute-moi . . . j'ai été oublieux , c'est vrai ; je me suis mal comporté envers toi, c'est encore vrai, et tu as le droit de vouloir me punir en faisant du tort à ma réputation; mais il ne faut pas comme ça donner son cœur à la rancune... Tout peut s'arranger.

Non, Denis ! rien ne peut plus s'arranger, car il y a longtemps que je vous estime plus, et que, par suite, je ne vous aime point.

BENIS

Voyons, Claudie. voyons! si je t'offrais... là, eewl bons éeus...

claudie, h' vt poussant du fjuste.

Malheureux que vous êtes î

DEMS.

Eh bien ! quatre cents francs!..., cinq cents, là !

Taisez-vous donc ! vous m'offririez tout ce que vous ave7, que je regarderais ça comme un affront que vous me faites.

Elle passe à droite.

DEMS.

Ah ! dame ! aussi... tu en veux trop! tu veux que je t'épouse !

Tant que mon pauvre enfant a vécu, j'ai dû le vouloir à cause de lui ! mais à présent, j'aimerais mieux mourir que d'épouser un homme que je méprise.

DEMS.

Ah ! que vous êtes mauvaise, Claudie ! vous voulez vous venger, je vois ça ! on vous a dit que j'allais me marier avec la bourgeoise de céans, mais ça n'est pas vrai, c'est des propos.

Je ne sais rien de vous. Je ne vous savais seulement pas dans le pays d'ici.

DEMS.

Parole d'honneur, Claudie, que je ne songe point au mariage ! par ainsi lu n'as pas besoin de me décrier, et différemment... ai lu y tentais, je nierais tout, d'abord !

Je m'en rapporte à vous pour savoir mentir !...

On entend la cornemuse.

DEMS.

Chut î fhut: Claudie, pas de querelles devant le

SC EXE XI

On voit paraître le cornemuseux, suivi d'enfans, ensuite les jnoissonneurs. — Sylvain et sa mère, suivis de filles de ferme qui sortent de gauche, la Grand'Rose donnant le bras à Fauveau. Viennent parmi les travailleurs, ensuite, le père Rémy avec Claudie. Puis, au fond, on aperçoit une énorme charrette de blé en gerbes, surmontée d'une autre gerbe ornée de fleurs et de rubans, tenue par deux hommes. - La charrette, traînée par deux bœufs, s'arrête devant l'entrée de la ferme. — Les deux hommes cpil sont sur le charroi font glisser la gerbe qui est reçue par deux moissonneurs qui l'apportent au milieu du théâtre. Le père Fauveau conduit la Grand'Rose à droite près de la gerbe, et va à gauche près de son fils et de sa femme. Rémy est au fond avec Claudie, Denis est à droite entre la Grand'Rose et le Cornemuseux. Les autres personnages, ainsi que les enfans, se placent au fond et de chaque côté.

FAUVEAU, SYLVAIN, LA MÈRE FAUVEAU, CLAUDIE, LE
PÈRE RÉMY, LA GRAND'ROSE, DENIS RONCIAT,
leCor>emlse!x, Moissonneurs, Glaneuses, Ouvriers, Enfants et
Servantes de la métairie.

FAUVEAU

Allons, Sylvain ! voilà la gerbaude !... C'est à loi de détacher le
bouquet pour le présenter à la bourgeoise !

SYLVAIN

Non. mon père, c'est contre la coutume; il faut que ça soit le
plus jeune ou le plus vieux de la bande, cl je ne suis ni l'un ni
l'autre.

1 A MÈRE

C'est juste! la coutume avant tout, et mêmei .

5i ACTE I,

ma jeunesse c'était toujours le plus vieux, un estimait que ça
portait plus de bonheur.

rémy, descendant près de la gerbe.

Le plus vieux ici, sans contredit, c'est moi, et je connais la cé-
rémonie mieux que personne... {Regardant la gerbe.) D'abord,
est-elle faite comme il faut, la gerbe? Il y faut autant de liens que
vous avez eu de moissonneurs!... Et puis il n'y faut point épar-
gner l'arrosage, le vin du bon Dieu... {A ce moment les filles de
ferme, sur un signe de Sylvain, rentrent à gauche et reviennent
avec des brocs de vin et des gobelets qu'elles déposent sur lu
table. — Le père Rémy continue de parhr pendant ce jeu de Si è

ne.) Et puis après, vivent la joie, la santé, l'amitié, l'abondance ! vivent les vieux ! vivent les jeunes... {Regardant les enfans qui s'-groupent autour de lui.) Et vive aussi le petit monde... Tout ça ira, chantera, dansera... {Avec respect.) Mais avant tout, faut consacrer la gerbe, car on ne doit point se jouer des vieux us.

ROSE

Faites donc tout à votre idée, vieux, et à l'ancienne mode, vous aurez la gerbe pour récompense. rémy, souriant.

J'aurai la gerbe? Et me donnerez-vous aussi des bras pour l'emporter chez moi, à six lieues d'ici?

ROSE

J'entends ! on y mettra le prix, mon brave homme, et vous choisirez le blé ou ce qu'il y aura dessous. Allons, voilà mon estimation, cinq francs pour la gerbaude! Que chacun fasse comme moi, suivant ses moyens. Les plus pauvres mettront ce qu'ils pourront. Ça ne serait qu'un petit cadeau, un petit sou, ça porte toujours bonheur à qui le donne...

Eile Jnet uho jiiècc de cinq fraiics au pied de la gprl><--

SCE*B XL

rémy, fr< saluant.

Vous êtes bien honnête, la bourgeoise... Le père Fauveau approche lentement et fouille dans sa poche pour choisir une petite pièce de monnaie.

rémy, gaiement.

Mettez-y une idée de bonne amitié et le compte y sera. . . Fauveau met une petite pièce de monnaie et serre la main à

Rémy qui s'incline.

la mère, s'approche aussi et retire de ses poches un dé à coudre, une. paire de ciseaux, un couteau, une pelote, du fit, et met le tout au pied de la gerbe. — A Hèmy, lui donnant la main.

Ça sera pour la jeune fille.

rémy, lui montrant Candi", oui est près de la (gerbe. Merci pour elle, mais elle n'a point besoin de ça pour vous aimer...

La mère Fauveau embrasse Claulic. Sylvain, vient à son tour et lire sa montre qu'il veut aussi déposer. rémy, l'arrêtant.

Oh i ça ! c'est trop beau pour du monde comme nous î

SYLVAIN

Vous n'avez point le droit de rien refuser... vous êtes lieutenant de gerbaude ; je connais la coutume aussi, moi !...

Il met sa montre et serre la main à Rémy. En reprenant sa place, il salue Clatldie qui fait un mouvement qui n'est aperçu que de Sylvain. 1 ne toute petite fille apporte gravement une grosse pomme verte.

rémy, prenant / ■/ pomm et embrassant V enfant. Merci, ma vieille... Je reçois votre bénédiction, mon

petit cœur...

Divers autres viennent plus rapidement apporter leur* offrandes. Rose, s'approche de Denis Ronriut qui >.e tient à l'écart, et lui 'lit .

ROSE

Eh bien ! est-ce que vous ne voulez rien donner pour ce pauvre homme, vous qui avez le moyen? dems, fouillant dans sa poche.

Si fait! si fait!...

11 approche pour faire le même jeu de scène que les autres.

Rémy fait un mouvement et l'arrête.

RÉMT, U' fixant.

Denis Ronciatî... (Avec colère et mépris.) Relire ta main et ton offrande... je n'en veux point... Dans le mouvement des personnages qui occupent la scène,

on ne fait pas grande attention aux paroles de Remy.

Rose, qui est plus près de Ronciat, les remarque.

ROSE, à Dell'?.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc contre vous ce vieuxlà?

dems, à Rose Ah! ma foi, je ne sais point. Différemment... je ne le connais pas. C'est si vieux, ça radote! fauveau, criant.

Allons, la chanson, vieux, la chanson! Silence, làbas!...

rémy, chantant d'une vo'ix cassée.

A la sueur de ton visaige Tu gagneras ton pauvre sort.

Reprise en Chœur.

À la sueur de ton visaige...

Tu gagneras ton pauvre sort !

RÉMY

Après grand'peine et grand effort, Après travail et long usage.

..

Après grand'peine et grand effort, Pauvre paysan*, voici la mort !

* Poy est d'une seule syllabe dans le langage rustique eomme dans le vieux français.

SCENE XI

Reprisa en Chœur.

Pauvre paysan, voici la mort !

. ROSE, les arrêtant du geste.

Oh ! pas de cette chanson-là, elle est trop triste !

RÉ3IY.

Elle est Lien ancienne; je n'en sais que de celles-là.

FAUVE kM.

Mieux vaut ne point chanter que nous dire une chanson de mort un jour de gerhaude !

RÉ3IY.

La mort vous fait peur à vous autres parce que vous êtes jeunes! Si vous aviez mon âge, vous vous diriez que la mort et la vie, c'est quasiment une même chose. Ça se tient comme l'hiver et l'été, comme la terre et le germe, comme la racine et la branche. [Regardant Denis.) Un peu plus tôt, un peu plus tard, faut toujours souffrir pour vivre, et vivre pour mourir. Allons, puisque vous m'estimez point mes chansons de l'ancien temps, je vas vous faire un petit discours sur la gerbaude. Celui qui ne peut point chanter doit parler... Mais la voix me fait défaut. Donnez-moi un verre de vin blanc.

fuveu .

Si vous souhaitiez un doigt de brandevin, ça vous donnerait plus de force ; c'est souverain, après moisson. rémy, regardant Denis.

Oui, c'est ça, je veux bien, j'ai quelque chose à dire et je veux le dire. Donnez-moi du rude. CLA.IDIE, voulant l'empêcher de boire l'eau-dr-vie que lui présente la mère Fane, au.

Mon père, ne buvez point ça ; à votre âge, c'est trop fort! Rappelez-vous que l'an passé ça a manqué vous tuer!

RÉMY

Bah ! bah ! laisse-moi donc ! je me sens faible, ça me remettra.

DENIS, à demi-voix vers Rose et le. Cornemuseux.

Allons ! allons ! la musette ; c'est bien assez écouter ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

la mère, qui est près de lui, versant à boire aux moisson/Kurs.

Excusez, M. Ronciat; quand un homme d'âge veut parler, on doit l'entendre; et quand il parle sur la gerbaude, ça porterait malheur de l'interrompre. rémy, élevant son verre.

Criez avec moi, mes amis : à la gerbe ! à la gerbaude ! tous, criant.

A la gerbaude !...

Les personnages reprennent leurs mêmes places comme à l'entrée de la gerbaude. rémy, se découvrant. Tous font de même. Un grand silence régna autour de Rémy.

« Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés ! De tous tes présens, mon bon Dieu, voilà le plus riche ! Le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre! la récompense du laboureur! Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre! Merci à Dieu pour la gerbaude!... » (Aux assistans.) Faites comme moi, mes enfans, buvez et arrosez la gerbaude...

Tous boivent, la mère Fauveau et les autres femmes ayant fait le tour pour remplir les verres.

TOUS, avec respect.

Merci à Dieu pour la gerbaude !...

ils viennent faire du fond d«- leurs verres des libations sur la gerbe.

SCENE XL r>l

fai veau, reprenant sa place.

Ça va bien! vous avez bien parlé, père Rémy!... {At/.r attires.)
Ce vieux-là n'est point sot! rémy, à ta gerbe.

« Que le bon Dieu bénisse la moisson de cette année dans la grange comme il l'a bénie sur terre! Le blé a foisonné, il ne sera point cher. Tant mieux pour ceux qui n'en recueillent qu'au profit des autres! Le pauvre monde peine beaucoup; le bon Dieu lui envoie des années qui le soulagent. Le riche travaille pour ses enfans, les pauvres sont les enfans du Dieu, et il fait travailler son soleil pour tout le monde. Merci à Dieu pour le pain à bon marché et pour la gerbaude!...

tous, répétant 'es libatUmi.

Merci à Dieu pour la gerbaude !

cl \.v die, prenant le goh'ii t que Rémy porte à ses lèvres.

Ne buvez plus, mon père, vous êtes pâle !

RÉ3IY.

Est-ce que j'ai mal parlé, cette fois?... (A Rose.) Ai- je offensé la bourgeoise?

ROSE

Non, mon vieux! Je ne suis point portée contre le pauvre monde. Parlez, parlez !

rémy, lui présentant le bouquet qui domine la gerbe. <(Que Dieu récompense les bons riches!... (Ht'em- Lrasêfi.) Qu'il les conserve tant qu'il y aura des pauvres!.. . {Regardant Ranciat.)Des gens heureux qui lèvent la tête et qui font le mal. Il y en a, le ciel les voit! Des gens bien à plaindre... il y eu a aussi : la terre les connaît!... [Sa replaçant près de la gerbe.) Gerbe! gerbe de blé, si tu pouvais parler ! si tu pouvais dire combien il l'a fallu de gouttas de notre sueur pour t'arroser! pour te lier l'an passé, pour séparer ton grain de ta paille avec le fléau, pour te préserver tout l'hiver.

40 ACTE î,

pour te remettre en terre au printemps, pour le faire un lit au tranchant de l'arrau, pour te recouvrir, te fumer, te herser, t'hésé-rher, et enfin pour te moissonner et te lier encore, et pour te rapporter ici, où de nouvelles peines vont recommencer pour ceux qui travaillent... (En &'cœaltant.) Gerbe de blé ! tu fais blanchir et tomber les cheveux, tu courbes les reins, tu uses les genoux. Le pauvre monde travaille quatre-vingts ans pour obtenir à titre de récompense une gerbe qui lui servira peut-être d'oreiller pour mourir et rendre à Dieu sa pauvre âme fatiguée... (.1 Ronciat, av:c colère.) C'est qu'il y a des mauvais cœurs, Denis Ronciat, il y a de mauvais cœurs! Je ne dis que ça! »

devis, au Cornemuscux.

Vingt sous, si tu fais brailler ta musette !

LE CORVE5IISEUX.

?venni, monsieur... Couper la parole à un vieux... ça ferait cre-ver mon instrument !

rémy, balbutiant et repoussant machinalement sa fille qui vit
ut l'i mmener.

Laissez-moi... laissez-moi dire... Il y a des gens qui prennent à
leur prochain plus que la vie... ils lui prennent l'honneur. Oui,
oui, laissez-moi, ma fille... tu me fais perdre mes idées!...

Mon père est malade, voyez ses yeux ! Ce qu'il dit lui fait du
mal. Aidez-moi à l'ôter de là. RÉEY, soutenu par Sylvain et Clau-
dio. Le groupe est rvsserré autour de lui.

Oui, je me sens malade... je ne vois plus! Est-ce que vous
n'êtes plus là, vous autres"?... Je vous ai attristés... je vas chanter
encore... (Atteignant la r/erbe Ut tomber.) Pauvre paysan, voici
la mort!... Il s'affaisse sur la gerbe.

SCEA'K XI.

Bonnes gens î mon père se meurt !

rose, à un moissonneur.

Vite ! le médecin, le curé !

SYLVAIN

Courez vite, c'est un coup de sang î rémy, '((tel sur (a gerbe.

C'est trop tard î Dieu me fera grâce. J'ai tant souffert dans ce
pauvre monde î... ma fille î... ma fille!... c'est une bonne fille, en-
tendez-vous?... (Serrant convids,ivemeût la main a\ S y vain.)
N'importe qui vous êtes, ayez soin de ma fille!

claedie, se jetant sur lui.

Mon père, mon pauvre père ! je veux mourir avec toi ! rémy, touchant la gerbe et se sou'evant un peu. Ali ! la gerbaude ! là gerbe ! l'oreiller du pauvre !... Il tombe sur la gerbe.

ROSE

Ayons soin de cette pauvre fille !

LA MÈRE

Ça fend le cœur !

falyeae, avec douleur.

Voilà une triste gerbaude!

DENIS, bus, se penchant vers Claudie.

Claudie, Claudie! je ne t'abandonnerai point, vrai!

SYLVAIN, de ■'autre côte.

Claudie, votre père vous a confiée à moi, c'est sacré !

FI> 1)1 PREMIER ACTE

Le théâtre représente l'intérieur du logement des métayers. Maison de paysan, vaste, bien meublée à l'ancienne mode, et bien tenue. Une sortie au fond qui est fermée par une porte qui se trouve à la hauteur d'appui. Au fond, à gauche, près de la porte de sortie, est une fenêtre, devant la fenêtre est un bas de buffet. Du même côté, au premier plan, une grande cheminée avec du feu ; devant le feu sont des fers à repasser. A droite, au fond, est un es-

calier qui prend à partir de la porte de sortie, et qui conduit à une galerie placée à la hauteur d'un premier, qui donne dans l'intérieur. Du même côté, sur le devant, une table ; dessus est une couverture, une petite tasse, un carreau, du linge, un fer, tout ce qu'il faut pour repasser du linge.

SCENE PREMIERE

LE PERE RÉMY, assis dans la cheminée, l'air hébété; LA MÈRE FAUVEAU, assis? près de la table, a

(lui file au fuseau ; CLAUDIE, à la table, et qui repasse du linge.

LA MÈRE

Je vous assure, ma fille, que vous ne nous êtes point à charge, et que vous avez tort de vouloir nous quitter. Vous travaillez plus proprement et plus subtilement que pas une de mes servantes, vous avez un grand courage dans les bras, dans les jambes et je crois surtout dans le cœur. Et si nous faisons un peu de dépense pour garder votre pauvre père, qui, depuis son coup de sang de la moisson, ne s'aide quasiment plus, nous en sommes bien récompensés par votre travail qui vaut gros dans une métairie; par ainsi restez donc avec nous jusqu'à temps que votre père se rétablisse, si c'est la volonté du bon Dieu.

SCENE ï

Vous êtes une âme grandement bonne, mère Fauveau, et si je veux m'en aller, ne le prenez point comme une méconnaissance de vos amitiés. Vous m'en faites tant, que je voudrais pouvoir mourir à votre service; mais, aussi vrai que j'aime le bon Dieu et vous, je ne peux point rester davantage...

Elle va à la cheminée, embrasse son père, prend un autre fer et revient à la table.

LA MÈRE

Claudie, je ne vous demande point vos raisons. Peut-être que j'en ai une doutance, et je ne vous en estime que mieux : peut-être que, dans un peu de temps, je vous dirai que vous faites bien de partir ; mais votre père n'est pas encore en état, et vous ne pouvez point l'emmener avant de vous être pourvue d'ouvrage pour le soutenir.

Mon père est faible, mais il ne paraît point souffrir; et comme je sais qu'il aime beaucoup son endroit, j'ai dans mon idée qu'il a de l'ennui d'en être absent. Je suis quasiment assurée de trouver de l'ouvrage chez nous : on m'emploie aux lessives, on me donne des blouses à faire, je travaille aussi à la terre, qui est plus légère là-bas que par ici. J'aurai plus de peine qu'avant puisque mon père ne peut plus s'occuper. Mais qu'est-ce que ça me fait d'user ma santé? je durerai toujours bien autant que ce pauvre homme-là, qui n'en a pas pour longtemps, et qui depuis deux mois qu'il est malade cliez vous, n'a pas l'air de pouvoir reprendre ses forces...

Klle va serrer le linge qu'elle a sur la laide dan* le bas de bu-
flvl qui est au-dessous de la croisée. LA MÈRE, SC ItTClHt.

Moi, je le (rouve mieux depuis deux ou trois jours.

et ce matin il m'a parlé plus longtemps et plus raisonnable-
ment qu'il n'avait fait depuis son accident. claudie, revenant à
gauche -près de la mère Fauveau. Il vous a parlé? Et... qu'est-ce
qu'il vous disait?

LA MÈRE

Il me demandait si le médecin l'avait condamné, et s'il en avait
encore pour longtemps à durer comme ça sans rien faire.

clalme, regardant son père.

Pauvre père ! je. sais bien qu'il regrette de n'être pas mort sur
le coup. Mais voyez-vous, quand je devrais le garder comme ça,
en misère, le restant de mes jours, je ne plaindrais pas ma peine.
Ah ! tout ce que lebonDieu voudra, pourvu que je le conserve !
Vous ne savez pas quel homme c'était, mère Fauveau !...

Elle essuie ses yeux à la dérobée.

la mère, lui prenant la main.

C'est pour cela, ma pauvre Claudie, qu'il vous faut rester en-
core un peu. Il ne manque de rien ici, et vous pouvez le voir à
chaque moment.

CLACDIE.

Je sais qu'il ne sera jamais aussi bien que chez vous, ni moi
non plus !

la mère. Eh bien ! alors!...

J'attendrai encore une quinzaine pour vous obéir... Aussi bien, je vous serai utile pour dériver et sécher votre chanvre. Et après ça, malgré vos bontés, je m'en irai, parce que je crois que c'est mon devoir. Allons, je m'en vas chercher la fournée. J'emmènerai mon père jusqu'au cellier. Ça le promènera un peu... Elle s'approche de son père et le fait lever sans qu'il fasse de

résistance ni paraître se soucier de ce qu'on veut faire de lui.

SCENE II

la mère, parlant haut.

Il faut prendre l'air, père Rémy, ça vous vaudra mieux que d'être toujours dans la cheminée. RÉMY, parlant avec effort.

J'ai toujours froid.

la mère, à Claudio.

Voyez-vous qu'il entend bien aujourd'hui?

Ça ne vous contrarie pas de venir avec moi, mon père?

RÉMY

Est-ce que nous retournons chez nous?

Claudio. Pas encore, bientôt!...

Elle sort par le fond avec son père ; Sylvain, du haut de la galerie, guette sa sortie.

SCEV E II.

LA MÈRE FAUVEAU, SYLVAIN

SYLVAIN, à sa mère qui revient près de la table.

Eh bien ! mère, avez-vous réussi?

la mère, levant la tête.

Sylvain, j'ai fait ce que j'ai pu. Une mère n'a qu'une parole. J'ai eu tort peut-être de te la donner, mais je ne sais point résister à ce que tu veux.

SYLVAIN

Et... elle restera?

LA MÈRE

Encore une quinzaine pour nous aider à teiller le chanvre.

SYLVAIN

Une quinzaine? Rien que ça? elle veut donc toujours nous quitter?

la mère, prenant sa quenouille et la portant sur le bas

rie ha If t.

Son idée ne changera point, sois-en assuré. C'est une

*fi ACTE H,

filie qui pense trop bien pour vouloir mettre du désaccord dans une famille.

Sylvain, descendant.

Mère, je ne sais pas quelle idée vous avez ! vous croyez que je pense à celte fille, et... je n'y pense point...

Il regarde au dehors, du côté ouest sortie Claudie, la mère, l'attirant à (lie.

Sylvain ! faut pas dire des menteries à sa mère !

SYLVAIN

Je n'y pense point tant que vous croyez ! Écoutez donc, je suis un peu le chef de la famille, depuis que le père est éhoité ; et je vois bien qu'une servante comme Claudie porte profit à notre ménage. Ce n'est pas deux, trois servantes qui vous la remplaceront, convenez-en. Une fille si adroite, si prompte, si épargnante, si fidèle ! Une malheureuse enfant qui n'a rien et qui n'est jalouse de faire prospérer le bien d'antrui ! Est-ce peu de chose, ça ? faut-il pas bien de la raison et de la religion pour avoir ces sentiments-là ?

LA MÈRE

Oui, oui, mon enfant, c'est vrai ! mais si tu prends tant de feu à la chose, c'est moins par intérêt pour l'épargne que par inclination pour cette jeunesse. Tu voudrais bien t'en faire accroire à

toi-même là-dessus, mais je vois clair : elle te plait... et tu le lui as dit!

Sylvain. Non, mère, jamais ! ça, j'en jure !

LA MÈRE

Jamais?

SYLVAIN

J'ai jamais osé!

LA MÈRE

Alors, elle l'a deviné, car pour sûr, elle le sait.

sylv\in, acu- joie.

Si elle le sait, c'est donc que vous le lui avez dit?...

SCENE H

Oh î la bonne brave femme de mère que vous êtes !...

11 l'embrasse.

LA MÈRE

Voyez le traître d'enfant! il me flatte pour me fourrer dans ses-folletés! Non, Sylvain, non; je n'ai rien dit, et je ne dirai rien. Tu ne dois point courtiser cette Claudie, parce que tu ne peux point l'épouser.

SYLVAIN

L'épouser ? Et où serait donc l'empêchement? est-ce que nous sommes riches pour que je cherche une dot?... Nous avons nos bras et notre courage au travail, et Claudie apporterait cette dot-là, bien ronde et bien belle !

Là MÈRE.

Mais ton père a son idée contraire, et s'il se doutait de la tienne, il n'aurait point de repos que Claudie ne soit hors de chez nous.

sylvaix. Mon père ! mon père entendra la raison !

LA MÈRE

Pas sûr ! depuis qu'il est certain que la bourgeoise a tout de bon du goût pour toi, il est comme fou de contentement, et si on venait lui dire que tu veux épouser Claudie, Claudie la moissonneuse, Claudie la servante, ça lui ferait une mortification !...

SYLVAIN

Mon père a la tête vide. mais non point dérangée. Il m'écoute toujours, quand je lui bataille tout doucement ses fantaisies. Mère, l'empêchement dont j'ai crainte, ce

n'est point ça ! c'est que Claudie ne m'aime point.

Là MÈRE.

Elle a toujours bien peur de l'aimer, puisqu'elle veut partir?

svi \\i\.

Ou bien elle a peur d'être oubliée par un autre qui l'attend peut-être dans son pays.

LA MEKE.

Ce n'est point chose impossible. Tu vois donc bien qu'il ne faut point te presser. Après tout, nous ne la connaissons point, cette fille ; ni elle ni personne de son endroit, excepté Denis Ronciat, qui dit ne point se souvenir d'elle. Xous l'ayons gardée par charité sans nous informer de rien ; c'était notre devoir ! mais enfin, j'ai observé qu'elle était fort secrète, autant sur elle-même que sur les autres, et qu'elle ne répondait guère aux questions. Qui sait si elle n'a point une connaissance, bonne ou mauvaise !

SYLVAIN

Mère, mère ! qu'est-ce que vous dites là ! Une mauvaise connaissance! nous ne savons rien d'elle !... Et qui connaîtrez-vous pour bonne et sage et juste, si ce n'est point Claudie? tn mois de moisson, deux depuis, ça fait trois mois qu'elle est sous nos yeux, la nuit comme le jour. Où avez-vous jamais vu une misère si fièrement portée, une jeunesse si sévèrement défendue?... Faites une comparaison de cette fille-là avec toutes les autres. Les riches sont glorieuses, coquettes et cherchent l'argent dans le mariage. Les pauvres sont lâches, quémandeuses et cherchent l'aumône dans l'amour. Voyez si Claudie leur ressemble, elle qui, au lieu de demander toujours quelque chose, refuse tout ce qu'elle ne peut pas payer par son travail ! elle qui cache sa pauvreté et qui passe la moitié des nuits à recoudre et à laver les pauvres nippes de son père et les siennes ! Elle qui est si farouche à tous les hommes que, pendant la moisson, quand elle était seule au milieu de trente garçons, pas tous bien retenus ni bien honnêtes,

elle empêchait, rien que par l'air de son visage, les mauvaises paroles et les mauvaises chansons!... Est-ce que je ne la voyais moi ? morte de fatigue et ne s'oubliant jamais ? défiante

SCENE m

Ad

nrême d'un regard et se faisant respecter à force de se respecter elle-même? Non, non ! celte fille-là n'a jamais fait un faux pas dans sa vie, et celui qui fie voudrait pas le voir serait aveugle.

LA MÈRE

Ah ! mon fils ! comme te voilà épris ! Allons ! je vois bien qu'il faudra contrarier ton père pour te contenter. Après tout, la contrariété de ton père sera d'un moment, ei ton contentement, à toi, c'est pour toute la vie ! Le voilà avec la bourgeoise, et Denis Ronciat qui occupera l'une, du temps que nous tâcherons de persuader l'autre.

«ci^j: m.

LA MÈRE FAITEAU, F AU VEAU, LA GRAND - ROSE, DENIS, SYLVAIN

Ah î il y avait longtemps qu'on ne vous avait vu, maître Ronciat !
Pas depuis la moisson?

DENIS

Tu es fâché de me voir?

SYLVAIN

Point du tout ! j'en suis content.

DENIS

J'aurais cru... différemment, que tu n'étais point pressé de voir la fin de mon absence.

ROSE

Et à cause qu'il s'en serait réjoui? Est-ce donc que vous porter ombrage à toute la jeunesse du pays?

DENIS

Ah ! voilà que vous me taquinez encore, la belle Rose! Je pourrais bien vous rendre la pareille!

ROSE

Essayez-y donc une fois, qu'on voie enfin sortir Tcsj o. i i

prit que vous tenez si bien fermé de clé dans votre cer- \elle.

FAUVEAU, inquiet cl se battant les flancs. Ah ! font-ils rire, font-ils rire?

DEVIS

J'aurai peut-être bien plus d'esprit que vous ne voudrez, si je dis seulement les choses comme elles sont. FAivEAt. Quelles choses donc?

DEMS.

Je les dirai à Rose si elle veut caucer avec moi tout
seul.

ROSE

Eh bien ! c'est ça, causons ! car voilà une heure que vous m'en-
nuyez avec des disettes que je ne comprends point.

Sylvain, au fowl, avic sa mèrr, à Fauviau.

Venez, mon père, j'ai aussi quelque chose à vousdire, avec ma
mère que voilà.

fai veau, à Rose.

Nous vous laissons, notre maîtresse !... (Bas.) Mais si c est du
mal de Sylvain qu'il veut vous dire, n'en croyez rien.

ROSE, las à Fauveau.

Ne l'inquiète point, je m'en vas luidonner son congé, à ce Ron-
ciat !... (Regardant Sylvain qui monte l'escalier.) Mais si ton gar-
çon m'aime, fais-lui donc entendre ■ l'il est trop craintif avec moi
et qu'il serait temps de me le dire lui-même.

FAUVEAU, (le même.

il demande à me parler, je répons que c'est pour ça.

SYLVAIN

Allons, venez, mon père...

11 lui donne la main et l'aide à monter. Ils disparaissent au bout de la galerie.

LA GRAND'ROSE, DENIS

rose, s* asseyant à fj,inclu\ Allons, faut s'expliquer !

DENIS

Oui, différemment faut s'expliquer, ma charmante; car voilà trois mois que vous me faites trimer, et j'aimerais mieux savoir mon sort tout de suite que dépasser pour un innocent, quand tout le monde ditetquand votre métayer dit, à qui veut l'entendre, que vous épousez Sylvain Fauveau.

ROSE

On dit ça ! Eh bien ! quand on le dirait ?

DENIS

Excusez ! ça me moleste, moi !

ROSE

Je ne vous ai jamais rien promis. Si vous avez voulu me courti-ser, c'est votre affaire. Vous avez couru la chance comme les autres !

DENIS

Vous avez raison, belle Rose, un garçon doit courir ces chances-là, et vous valez bien la peine qu'on se dérange pour

vous suivre...

Il prend une chaise à droile, la place près de Rose et s'assied.

ROSE

A la bonne heure ! Parlez donc honnêtement.

DENIS

Je parlerai tant honnêtement que vous voudrez, et quand je dis que je suis molesté, ce n'est point tant à cause de moi qu'à cause de vous.

ROSE

Voilà où je ne vous entends plus. Vous pensez que ce

serait hontable pour moi d'épouser le fils de mon métayer parce qu'il n'est point riche... Mais si c'était mon idée, si je me trouvais assez de bien pour deux? Quand un homme de petite condition est franc étrange, il vaut bien autant qu'un plus relevé qui se conduit mal.

DEMS.

Et différemment... c'est pour moi que vous dites ça?

ROSE

Non ; mais enfin, si vous voulez que je vous donne une raison de mon refus, j'ai que je crois que vous avez quelque chose à vous reprocher.

DEMS.

Moi ! On vous a dit du mal de moi? Je sais ce que c'est.

ROSE

Vous le savez? Alors confessez-vous donc tout seul, ça vaudra mieux.

DEMS. à part.

Diache î si ce n'était point ça !

ROSE

Eh bien ?

Je suis pris!

DEMS, à pari.

ROSE

Tenez, Denis, vous avez une lourdeur sur la conscience. Si j'étais chagrinante, j'aurais pu vous tourmenter avec ça devant le monde; mais j'ai voulu attendre de vous en parler seul à seul, et puisque nous y voilà, convenez que vous avez fait du tort à quelqu'un ?

DEMS.

Pourquoi diantre croyez-vous ça? si vous voulez croire tout ce qu'on dit!

ROSE

On ne m'a rien dit, je n'ai rien demandé, et d'ailleurs

SCENE IV

l'homme que j'aurais questionné ne serait plus en état de me répondre. Mais j'ai entendu, le jour de la dernière gerbaude, des paroles que vous seriez bien en peine de m'expliquer.

DENIS

Ce vieux qui battait la campagne !

ROSE

Ce vieux parlait bien raisonnablement. Vous avez dit que vous ne le connaissiez point, encore qu'il fût de votre endroit. Votre pays n'est pas si gros que vous n'y connaissiez tout le monde... Vous n'êtes point revenu ici, c'est sans doute par crainte d'y rencontrer des gens qui peuvent vous faire rougir; et quant à moi, ne me souciant pas d'être la femme de quelqu'un à qui l'on peut dire : « Vous m'avez pris plus que la vie, vous m'avez pris l'honneur ! » Ah ! le vieux a dit comme ça !... Je vous ai battu froid, et quand je vous ai rencontré depuis, à la ville, je vous ai prié de ne me plus faire ni cadeaux ni invitation.

dénis, se levant.

Si je vous ai offensée, Rose, pardonnez-moi. Différemment, quand on est amoureux on est jaloux, on a du dépit... On ne sait point ce qu'on dit!... Quanta ce vieux et à sa tille...

ROSE, se lira ni.

Sa fille? oui ! Je me doutais bien qu'il était question de sa fille...

devis.

Pardi ! puisqu'elle vous a parlé ! Je le vois bien qu'elle vous a indisposée contre moi !

ROSE

Je vous jure qu'elle ne m'a jamais dit un mot !

DENIS

Oh ! vous l'avez promis de ne point la trahir !

ROSE

Denis! vous m'en apprenez plus que je n'en savais, et j'en devine plus que vous ne m'en dites. Vous avez trompé cette jeunesse et vous êtes sans doute cause qu'elle est dans la misère et dans la peine. Voilà pourquoi son père a refusé votre argent de la gerbaude ! Tout le monde n'a pas vu ça ! mais je l'ai vu, moi !

DENIS

Oui da ! vous avez de bons yeux; mais vous ne voyez point tout.

ROSE

Qu'est-ce que je ne vois point?

dénis, avec intention.

Vous ne voyez point que votre Sylvain, que vous croyez si franc et si rangé, en conte à cette même fille, à telles enseignes que bien du monde prétend que ce n'est point vous, mais elle, qu'il va prochainement épouser !

ROSE

On dit ça? Oh ! vous en imposez, Denis !

DENIS

Demandez-le à qui vous voudrez chez vous... hormis les parents qui ont leur intérêt à vous tromper, tout votre monde vous dira qu'il en est affolé. rose, vie nient.

Affolé de cette Claudie?

DENIS, avec inUntion.

Elle n'est point tant laide.

ROSE, se remettant.

Non certes, qu'elle n'est point laide! et elle est encore toute jeune; eh bien ! si elle est au goût de Sylvain, pourquoi est-ce qu'il ne l'épouserait point; c'est un honnête homme, lui, et il n'est point dans le cas d'abuser d'une malheureuse.

SCENE IV

DEMS.

Ah! vous le prenez comme ça, Rose? ça vous est égal ?

ROSE

Vous le voyez bien !

DENIS

Pour lors, pardonnez-moi de vous avoir chagrinée et acceptez-moi pour votre mari.

rose, aïc dépit.

Je ne veux point me marier.

DENIS

Oh ! ça se dit comme ça, mais on en revient !

ROSE

Non, vous dis-jc ; restons bons amis, si vous voulez, mais ne me fréquentez plus dans l'idée dem'épouser, je vous le défends.

DEMS.

Vrai?

ROSE

Vrai.

DENIS

Voilà-t-il pas! parce que j'ai eu dans le temps m connaissance! connue si c'était une faute contre vous que je n'avais jamais vue! comme si c'était un mal pour un garçon de se divertir un peu devant que de songer à s'établir ! comme s'il fallait damner tous ceux qui ont eu des maîtresses de bonne volonté ! Voyez-vous ça ! Vous faites bien la renchérie, dame Rose !... (Av c intention.) Et si, vous êtes fautive comme une autre; je ne vous reproche |>oint, moi, quelques petites a\< n tures que vous avez eues pendant et depuis votre mariage! Allez! allez! nous ne sommes pas

des anges, ni vous, ni moi, ni les autres; et vous pourrie/ bip
Byoil pour moi la tolérance que j'ui pour vous !

56 ACTE li,

ROSE

Vous voulez faire l'insolent, cane servira qu'à medégoûter de
vous davantage.

DENIS

Non, ça n'était point dans mon intention.

ROSE

Si fait; vous autres beaux garçons à la mode, vous tirez gloire
de vos faiblesses, et tous tenez les nôtres à déshonneur. Mais je
sais, moi, que personne ne peut venir me dire que je lui ai fait du
tort, que je l'ai mis dans la peine et laissé dans la honte. Mes
fautes, si j'en ai commis, n'ont nui qu'à moi, tandis que la vôtre a
été tout profit pour vous, tout dommage pour le prochain. Allez-
vous-en là-dessus, et ne me parlez point davantage.

DEMS.

Voilà donc mon congé expédié ! On tâchera de s'en consoler!...
(.1 part, en se retirant .) Jedoisça à Cfaudie. Ah ! par ma foi, Clau-
die, tu me le payeras !...

Il sort.

SCÈNE V

ROSE, seule.

Ça n'est pas vrai ! Sylvain ne regarde point cette Claudie. Son père ne serait point assez fou pour me dire qu'il est malade d'amitié pour moi, tandis qu'il songerait à une autre... [Apercevant le père Fauveau du haut de la galerie.] Ali ! le voilà, ce père Fauveau. Faut en finir ! faut savoir la vérité !

SCÈNE VI

ROSE, FAUVEAU, avec une figure consternée.

ROSE

Eh bien ! vieux, qu'est-ce que c'est que cette mine-là que vous me faites ? qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

scknr vî. 57

FAUVEAU, qui est descendu et qui t% \ au fbndy II y a de nouveau que. . . il n'y a rien, notre maîtresse.

ROSE

Ah ! ne me lanterne pas comme ça, père Fauveau ; j'ai dans l'idée que tu me trompes ou que tu te trompes toi-même. Ton garçon ne pense point à moi, il veut épouser votre servante Claudie.

F.VUYEAU.

Ah ! vous savez donc la chose ?

ROSE

C'est donc vrai?

FAUVEAU

Non, ça n'est pas vrai ! c'est une songerie qu'il a mise dans la tête de sa mère. Il n'aura point mon consentement d'abord.

ROSE

Il est majeur, et tu ne peux pas l'empêcher de faire ce qu'il veut. D'ailleurs, tu n'es déjà pas si maître chez toi, et tu finis toujours par céder.

FAUVEAU

Je ne céderai point. Soutenez-moi, dame Rose, et vous verrez !
rose, débitant avec dépit.

Que je te soutienne pour forcer ton garçon à m'épouser ? Est-ce que lu es fou ? Est-ce que tu crois que j'y liens à ton garçon ? Est-ce que je manque d'épouseux, pour en vouloir un qui ne veut point de moi ?

FAUVEAU

La, la ! vous êtes en colère, notre bourgeoise ! tout ça se passera. Tenez bon, je vous dis. et Sylvain reviendra de cette folle té. Vous l'aimez, c'est sûr, puisque vous voilà toute rouge et toute dépitée.

ROSE

Je confesse que je suis en colère, mais c'est du mau-

vais personnage que lu m'a fait jouer. Tu t'es gaussé de moi, lu as fait accroire à ton gars que j'étais coiffée de lui, et à cette heure je vas servir de risée à lui et à cette Claudie ! mais j'en serai assez vengée, va ! qu'il l'épouse sa Claudie ! je veux que lu y donnes ton consentement, je veux que ça soit vite conclu ; je ne demande que ça.

FAUVEAU

Est-ce que vous savez sur elle quelque chose qui pourrait en dégouter Sylvain ? faut le dire bien vite !

ROSE

Non ! je ne suis point traître ! je ne dirai rien, mais qu'il l'épouse sa Claudie, qu'il l'épouse !... (Elle sort.)

SCÈNE VII.

FAUVEAU, seul.

Tout n'est point fini encore ! voyons, faut pas perdre la tête surtout ! Je vas d'abord renvoyer cette malheureuse ! Non, ça serait pis. Je vas savoir ce que Denis Ronciat a pu dire d'elle à la bourgeoise !... c'est ça... Il remonte vers le fond et voit Sylvain, qui entre pâle et défait.

SCÈNE VIII.

SYLVAIN, FAUVEAU

FAUVEAU

Ah ! vous voilà, vous? Eh bien ! vous êtes dans l'intention de choquer votre père et de l'offenser?

SYLVAIX.

Non, mon père, je ne crois point vous offenser en vous disant que je veux tenir la conduite d'un honnête homme. Je ne me marierai point pour de l'argent. Je ne tromperai point une femme qui est bonne pour nous, pour tout le monde, et qui mérite d'avoir un homme qui

SCENE VIII

l'aime franchement. Je ne dirai donc jamais à la Grand'Rose que je l'aime. Je mentirais, et vous ne voudriez pas faire de votre fils un menteur.

FAIVEAU.

Je ne peux pas te forcer là-dessus ; mais je t'empêcherai d'épouser cette misère, cette loqueteuse de Claudie.

SYLVAIN

Pourquoi me parlez-vous de Claudie? Est-ce que je vous ai dit que je voulais l'épouser?

F AU VEAU

Ta mère me l'a dit devant toi, et lu n'as pas dit non.

J'ai dit que si elle était aussi honnête qu'elle le paraissait, sa pauvreté était un mérite de plus, je n'ai dit que ça, mon père ; là-dessus, vous vous êtes enlevé, et le respect que je vous dois m'a empêché de continuer le discours que nous avions ensemble.

FAUVEAU

Et à présent que tu me vois plus tranquille, tu viens me dire que tu t'obstines contre moi ?

SYLVAIN

Non, mon père. J'ai réfléchi un moment, et j'ai vu que le mariage ne me convenait point.

fauveau, allant à lui.

Ce mariage-là ne te convient point, à la bonne heure, mon garçon, te voilà plus raisonnable!... j'avais pris la mouche un peu vite... Ne pensons plus à ça, Sylvain, pas vrai ?

SYLVAIN

Si je vous ai manqué en quelque chose, pardonnez-le-moi, mon père.

fm veau.

Non, non, mon garçon. C'est moi qui suis précipi-

teux.N'y pensons plus !...(! pârL)Êâ se'remmanche! il n'y a pas trop de mal î Je cours dire ça à la bourgeoise et l'empêcher de faire paraître son dépit...

SI'ESE IX.

SYLVAIN, seul, s'a&seyttnt à droite y pleurant.

Me marier, moi ! oh ! jamais, par exemple ! car il n'y a point de femme sans reproche. Non ! il n'y en a point, puisque Claudie est fautive ! La maîtresse de Denis Ronciat, d'un sot, d'un glorieux qui n'a pour lui que son argent, son assurance auprès des femmes, son air hardi et content de lui-même ! Ah ! les plus retenues dans l'apparence sont les plus trompeuses ! Elle l'a aimé, elle s'est abandonnée à lui ! Et sans doute qu'elle l'aime encore, et qu'elle n'est venue en moisson par ici que dans l'espérance de se faire épouser, comme il le prétend ! Et moi, qui croyais qu'elle m'aimait secrètement et qu'elle me le cachait par grande vertu !... (Se levant.) Mais peut-être bien qu'il m'a menti, ce Ronciat ! Il a du dépit de ce que la Rose ne veut point de lui, et il ne sait à qui s'en prendre. Ça ne serait pas la première fois qu'il se vanterait d'être bien avec une femme qui ne le connaîtrait seulement point ! C'est la coutume des farauds comme lui ! Ils vous disent ça dans l'oreille, ils vous demandent le secret, et celle qu'on décrie ne peut point se défendre. Ah ! Claudie ! je veux qu'elle me parle, qu'elle s'accuse, qu'elle se confesse de tout !... Sinon, je veux la mépriser et l'oublier.

SCENE X. (i

tourne le dos brusquement en la voyant entrer, !a regarde à la dérobée.

Sylvain, après qu Iques instàns de silence.

Qu'est-ce que vous cherchez doue là, Claudie?

Je prends mes effets pour m'en aller, maître Sylvain.

SYLVAIN

Comment! vous partez?

CLALDIE.

Tout de suite.

SYLVAIN

Pourquoi ça ? vous deviez rester encore une quinzaine ?

claldie, av e doua ur, s'agotouil'tuit devant la ch tiss

et mettant ses effets dans son sac pendant le dialogue

suivait.

J'y étais décidée. Je pensais que mon travail faisait besoin dans la maison d'ici. Mais je viens de rencontrer Mmc Rose, qui, contre sa coutume, m'a parlé frès-durcment. Elle m'a dit des paroles que je n'entends point, et puis elle m'a fait connaître que mon père et moi étions une charge et un embarras dans son domaine. Là-dessus, je lui ai fait soumission et j'allais vite pour louer une charrette, quand votre mère tout en pleurant m'a dit : « Oui, il faut vous en aller, ma pauvre flle, mais ça ne serait pas assez doux le pas du cheval, je veu\ que nos bœufs conduisent votre père, y Et elle a couru les faire lier. Moi, je vas quérir mon père, et je vous fais mes adieux, maître Sylvain, en vous remerciant de toutes les complaisances et honnêtélées que vous avez eues pour nous.

SYIAAiW

M1»"" Rose a eu tort, vous ne nous gêniez point.

Ayant travaillé de mon mieux, je ne croyais point que la maladie de mon père vous eût porté nuisance. Mais on a été si bon pour nous ici, que j'aurais grand tort de me plaindre pour un petit moment d'humeur. Tant que je vivrai, je vous aurai de l'obligation à tous, et à vous en particulier, maître Sylvain, pour ce que véritablement vous avez sauvé la vie à mon père ; et si, malgré que je n'ai rien et que je ne peux pas faire beaucoup, vous veniez à avoir besoin de moi pour quelque service dans mon moyen et dans mon pays, je serais aux ordres de votre famille et bien contente de vous obliger...

Elle se lève.

sylvau, ému.

Merci, Claudie, merci !... (A part.) o mon Dieu ! pour la première fois qu'elle me parle si amitiusement, ne pouvoir pas m'en réjouir!... {Haut.) Et vous partez? vous n'avez plus rien à me dire?

CLAIDIE.

Rien que je sache, maître Sylvain.

SYLVAIN

Et vous ne savez point ce que la bourgeoise a contre vous ?

Non.

SYLVAIN

Qu'est-ce qu'on peut lui avoir dit pour vous mettre mal avec elle?

Je n'en veux rien «avoir, pour n'emporter de rancune contre personne.

SYLVAIN

Vous ne pensez pas que ça serait quelqu'un de chez vous... par exemple... Denis Ronciat ?...

SCENE X

CLAUDIE; tressaillant.

Si quelqu'un a dit des méchancetés ou des faussetés sur moi, que le bon Dieu lui pardonne.

SYLVAIN

Mais si c'étaient des vérités?

Je ne crains pas qu'aucune vérité dite sur mon compte me mérite l'affront des bons cœurs et des honnêtes gens.

SYLVAIN

Aussi, ceux qui vous affrontent ont grand tort; mais vous auriez pu éviter cela en allant de vous-même audevant des accusations.

Pourquoi faire, puisque je ne voulais point rester ici ?

SYLVAIN

Mais une personne comme vous doit vouloir emporter l'estime d'un chacun ?

Ça ne regarde que moi !

SYLVAIN

Ça regarderait pourtant l'homme qui vous aimerait!

Qui m'aimerait!... Je ne veux point être aimée.

Vous souhaitez pourtant vous marier?

Vous vous trompez bien.

SYLVAIN

Oh! par exemple, si Denis Roncial voulait vous épouser, vous feriez peut-être votre devoir et votre contentement en le voulant aussi !

Je crois que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

SYLVAIN

Ce n'est point ce qu'il dit !

Il parle de moi? Eh bien ! moi, je ne parle point de lui!

SYLVAIN

Écoutez, Claudie, ne vous faites point comme ça arracher les paroles une par une. Parlez-moi ; marquez-moi de la confiance. Dites-moi comment et depuis quand vous connaissez cet homme-là. Ce que vous me direz, je le croirai. Mais si vous ne me dites

rien... je crois tout! [Eric fait ïiri p is v rs le fou ! ; — il se place devant elle cm e douleur.) Voyons ! ne nous quittons pas comme ça! ça fait trop de mal ! Votre conduite avec moi n'est point franche. Vous vous taisez toujours, je le sais; mais le silence est quelquefois une offense à la vérité, pire que les paroles. On est coquette, des fois, en ayant l'air d'être farouche... On attire les gens en ayant l'air de les repousser!... Claudie ! Claudie, il faut tout me dire!...

Il pleure et s'appuie contre le buffet. CLAL'DiE, passant vu peu à droite, toujours eu yayant lu sorti/.

Je m'en vas, maître Sylvain, voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne relève point les mauvais sentimens que vous me prêtez. Tant que j'ai un pied dans votre logis, je vous dois le respect, et Vous regarde comme mon maître, ayant accepté de travailler sous votre commandement. 11 a été doux et humain jusqu'à cette heure; laissez-moi partir là-dessus.

Sylvain, avec fore-, se tenant devant la sortie.

Eli bien ! si je suis votre maître, comme vous dites, j'ai le droit de vous interroger, afin de vous défendre et de vous justifier, si vous êtes accusée à tort.

SCENE XII

tiS

CL AL DIE.

Oui, si je voulais rester chez vous, vous auriez ce droit- là, et j'aurais le devoir de vous répondre : mais je ne voulais pas rester, je ne le veux pas, et je pars... (A v c douleur et lentement m poussant fíf.pt tite porte, et le retardant.) Adieu, maître Sylvain, je vas quérir mon père, la voiture est prête... {Elle sort.)

ICEIE XI.

SYLVAIN, « ul. tombant assis près de la sortie, pleurant.

Mon Dieu, mon Dieu ! qu'elle est donc fière et patiente et froide ! Si avec tout ça, elle n'est pas honnête, c'est la dernière des malheureuses!... Mais si elle est honnête... Denis est un vaurien, et moi un fou... un imbécile!... {Regardant dehors.) Ah! oui! mon Dieu ! voilà les bœufs attelés! elle va partir... partir ! Et qu'est-ce que je vas donc devenir, moi?

SYLVAIN, LA GRAND'ROSE

SYLVAIN

El) bien ! notre bourgeoise, vous avez donc congédié notre servante?

ROSE

Moi? point du tout! Je n'ai point droit sur vos servantes. Vous les prenez, vous les payez, vous les nourrissez, vous les ren\oyez. Ça ne me regarde pas.

SYLVAIN

Ça n'est pourtant point nous qui renvoyons la Claudie, c'est vous!

ROSE

El quand je vous dis <|iin non? Vous croirez cette fille-là plus que moi ! '■>

SYLVA₁*

Vous l'avez rudement menée, à ce qu'il paraît ! Qu'estce que vous avez donc contre elle?

ROSE

Et qu'est-ce que vous voulez que j'aie contre cette servante? Je ne m'en occupe point.

SYLVAIN

En ce cas, dites-lui donc que vous n'avez pas regret à la nourriture de son père, car elle croit que vous y trouvez à redire et elle nous quitte.

rose, avec dépit.

Elle me fait passer pour une avare et une sans-cœur ? parce que je lui ai demandé si elle comptait rester chez vous encore longtemps ! Est-ce que je sais ce que je lui ai dit, moi? Oh ! la mauvaise vengeance que ces sortes de filles-là ! C'est fier, c'est susceptible, c'est méchant! On ne peut pns leur dire un mot sans que ça vous mette le marché à la main.

§CEVE XIII.

SYLVAIN, ROSE, CLAUDIE, conduisant son père qui se traîne lentement, mais qui montre une certaine

inquiétude qu'il n'avait pris au commencement de l'acte; LE PÈRE ET LA MERE F AU VEAU, entrent en même temps. Fauoo.u se tient soucieux et silencieux à l'écart ; sa femme s'occupe de Rémy et de Claudio av;c bonté.

la mère, nu fond du théâtre.

Mais non, mais non, père Rémy, on ne vous renvoie point d'ici. On vous quitte de bonne amitié, et vous allez boire un coup devant que de partir.

SYLVAIN, à Ros-, haut.

Tenez, les voilà qui partent! Une faudrait pourtant pas avoir Pair de renvoyez comme ça des gens qui ont

SCENE XIII

eu un bon comportement chez nous et qui voulaient d'eux-mêmes s'en aller. Encore tantôt ma mère les avait priés de rester. Mme Rose, ça nous fait passer pour des gens rudes cl sans parole, ces manières-là î Et vous qui d'accoutumance êtes très-bonne, vous devriez leur dire au moins une douce parole pour les consoler.

ROSE

Vous êtes les maîtres chez vous. Gardez-les si ça vous convient !

fauveau, avec humeur, descendant à droite près de Rose.

Minute ! Après vous, Mme Rose, c'est moi qui suis le maître céans. La femme et le garçon n'ont rien à dire quand j'ai parlé, et je parle. Je ne me plains pas de ces gens-là. Je leur ai fait du bien, je ne le regrette point ; mais je dis qu'ils peuvent et qu'ils doivent s'en aller tout de suite, c'est ma volonté.

rémy, /'lisant un c (fort pour parler.

Ils doivent s'en aller?

sylvatn, à gauche, près de sa mère.

Mon père, vous êtes le maître ici, personne n'ira jamais à l'encontre. Mais vous êtes un homme juste, et vous ne devez rien croire à la légère. Si on vous avait menti, vous regretteriez, le restant de vos jours, d'avoir été dur au pauvre monde?

rose, av c dépit.

Allons, Fauveau ! dis-leur donc de rester ! Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? Tu vois bien que ton fils en tient pour cette fille et qu'il te faudra les marier un jour ou l'autre. Quant à moi, j'y donne les mains, c'est le moyen de faire prendre fin à toutes les sottises qu'on s'est mises dans la tête à mon sujet. Sylvain est peut-être assez simple pour croire que j'ai souhaité d'être recherchée par lui, tandis que...

SYLVAIN

Eh! non, noire maîtresse ! je n'ajamaiscru ça, et je ne sais pas pourquoi vous venez dire toutes ces choses-là !

FAL'VEAU.

Je ne sais pas non, Mme Rose, pourquoi vous dites devant cette fille que mon garçon a idée de l'épouser, quand il m'a dit lui-même ce qu'il pensait d'elle, il n'y a pas un quart d'heure.

RÉ3IY, inêni" jeu.

Celte fille ! qui donc cette fille?

SYLVAIN

Pour cette chose-là, excusez-moi, mon père. Je ne vous ai rien dit du tout ni en bien ni en mal, et ce que je pense d'elle pour le moment, le bon Dieu tout seul en a connaissance.

FAITEAU.

C'est bien parlé, mon fils ; on ne doit faire rougir personne ; mais je peux dire à Mme Rose que vous avez connaissance de la vérité.

SYLVAIN

Mon père, vous vous avancez trop. Je ne sais rien de mauvais sur le compte de Claudie, partant je ne dois croire à rien.

fauve. vu.

J'ai cru que Denis Ronciat t'avait dit ce qu'il vient de rae dire?

RÉMY

Denis Ronciat i

SYLVAIN

Denis Ronciat ne fait pas autorité pour moi.

FAITEAU.

Mais les registres de l'état civil font autorité, et si Ton > eut consulter ceux de son endroit... {Mmtrtwl

SCENK XIII

Claudie.) à l'article des naissances, on y verra le nom d'un enfant dont cette fille-là est la mère et dont le père est inconnu.

SYLVAIN

Mon père, mon père!... vous êtes sûr de ce que vous dites là?

F AU VEAU

Demande-lui à elle-même, et si elle le nie... Claudie s'approche pour répondre ; le père Rémy, qui pendant toute cette scène s'est agité de plus en plus, retrouve enlin ses facultés et arrête Claudie.

RÉMY

Tais-toi, ma fille ; ne dis rien ! c'est à ton père de répondre !

LA MÈRE

Là ! vous avez cru que ce pauvre vieux ne faisait plus cas de rien, et voilà que vous lui faites boire son calice ! rémy, d'une voix qui s'éclaircit et s'élève peu à peu.

Hélas î c'est bien dit : mon calice! je me croyais mort, et je me tenais en repos, sans vouloir comprendre où j'étais et ce que je

faisais encore en ce monde. Mais vous m'avez réveillé, et je veux vivre ! vivre, quand ça ne serait qu'un moment, pour vous dire que vous êtes des malheureux, plus malheureux que moi ! Vous accusez ma fille ! nia fille qui vaut mieux que vous tous, qui ne vous demande rien pas plus que moi, qui travaille comme un galérien pour me faire vivre, qui a été bonne mère autant qu'elle est bonne fille ! Ma Claudie, ma pauvre Claudie !... (Clan lie se cache en sanglotant dans le sein de son père.) Eh bien ! oui, c'est vrai , qu'elle a été trompée, c'est vrai qu'à l'âge de quinze ans elle a écouté un garçon sans cœur et sans religion. Elle l'a aimé, elle l'a cru honnête; il n'y a que celles qui n'aiment point qui se méfient ! Oui, c'est vrai qu'un

enfant méconnu et abandonné de son père a été élevé dans notre pauvre logis !... (Sylvain tombe assis à gauche près de sa mère, se cache la figure dans ses mains, et reste dans cette position le restant de l'acte. Remy continuant , aux autres personnages.) Le pauvre enfant! si beau, si doux, si caressant, si malheureux! un ange du bon Dieu qui nous consolait de tout, et qui ne nous faisait pas honte, nous l'aimions trop pour ça !... Et, dans notre endroit, chacun l'aimait et le plaignait d'être si chétif qu'il ne pouvait pas vivre ! Pauvre petit ! il avait été nourri de larmes ! Et vous nous reprochez ça ! Vous chassez ma fille comme une vagabonde, et vous ne chassez point à coups de fourche et de fourchai un infâme qui, après lui avoir juré le mariage, l'a délaissée, oubliée dans sa misère, et qui ose encore venir auprès de vous l'accuser du tort qu'il lui a fait? Vous avez pourtant vu comme cette fille souffre et travaille ! vous ne lui avez jamais entendu faire une plainte ni un reproche, ni une bassesse, ni une avance ! et vous osez dire qu'elle veut se faire épouser par votre garçon!... [Montrant Sylvain.] Est-ce qu'il est digne d'elle, votre garçon?

Qu'il soit honnête homme et bon ouvrier tant qu'il voudra, est-ce qu'il a montré sa vertu par des épreuves comme les nôtres? est-ce qu'il a été foulé de misère et de chagrin comme nous? est-ce qu'il connaît comme nous la patience et la soumission aux volontés du bon Dieu?... Non, non! ne soyez pas si fiers! Vous êtes plus aisés que nous, et voilà tout ce que vous avez de plus que nous dans ce monde; mais nous verrons là-haut, nous autres, qui sera le plus près du Dieu juste !... (Entraînant Claudie dans le fond.) Viens, ma Claudie: allons-nous-en ! il me reste encore assez de force pour gagner ma pauvre cabane, où je veux mourir en paix!

SCENE I

LA MÈRE <t ROSE, éprrrJwS.

Non, vous ne partirez pas comme ça... père Rémy! père Rémy!...

rémy, s* exaltant toujours.

Retirez-vous ! nous ne voulons plus rien de vous autres... Ah ! vous croyez que je n'aurais plus la force de défendre ma fille; essayez-y un peu !... Il sort avec Claudie en menaçant avec égarement les personnages qui veulent s'opposer à son départ. FIN «D
DEUXIÈME ACTE.

À la métairie de Bossons. Même décor qu'au deuxième acte. La table qui était à droite est à gauche ; dessus est une soupière, une assiette, un couvert.

FAUVEAU. LA MÈRE FAUVEAU

Fauveau est assis à la table où son souper est servi; il n'y fait pas attention. Il fait face au public. LA MÈRE, assise près de lui à (fauche. Eh bien ! mon mari, mangez donc votre souper.

fauveau, l'uir coutrar'c.

Merci, femme, je n'ai pas faim.

LA MÈRE

Avalez une verrée de vin blanc. Ça vous remettra en appétit.

FAUVEAU

Non, femme, je n'ai pas soif.

LA MÈRE

C'est donc que vous êtes malade?

FAUVEAU

Eh ! non, femme, je me porte bien.

72 ACTB III.

LA MÈRE

Tenez, mon homme, vous avez du souci.

FAI VEAU

Ma foi, non, je suis plutôt content.

LA MÈRE

Ah ! vous êtes content, vous? Il n'y a pas de quoi. fauve al, av c co!èr-\

Voyons, qu'est-ce qu'il va? Tredienne, depuis tantôt deux heures vous me boudez, vous ne me parlez point, et à cette heure, voilà que vous me regardez avec des yeux tout moites, qui ne valent rien. la mère, tristmmt.

Mon pauvre cher homme, les yeux de votre femme sont le miroir de votre conscience, et vous n'êtes point content de mes yeux, quand vous n'êtes point content de vous-même.

FAUVEAU

Je veux que notre garçon ail raison d'aimer cette Claudie ! Eh bien ! tu es folle ! j'aimerais mieux me couper les deux bras que de donner la main à un mariage comme ça.

LA MÈRE

Vous aimeriez mieux perdre votre fils?

FAUVEAU

Femme, femme, je ne sais pas si c'est pour m'endormir : mais vous me dites là des paroles !...

LA MÈRE

Ah ! que les hommes sont aveugles !

fat veau, avrc cnièrc.

Aveugle, moi?

LA MÈRE

Vous n'avez donc point vu ce que Sylvain à tenté quand la charrette qui emmenait Claudie et son père est sortie de la cour?

SCENE I

FAITEAU.

Tenté? non ! j'ai bien vu qu'il blêmissait et qu'il tombait comme en faiblesse ; mais ça s'est passé tout de suite.

LA MÈRE

Vous avez cru qu'il tombait en faiblesse, là, toutjustement sous la roue de la voiture à bœufs?

FAITEAU.

Ma fine, quand on est pris de pâmoison, on ne sait point où l'on tombe.

LA MÈRE

Pas moins, une minute de plus, et la roue lui passait sur la tête. Sans le bouvier, le bon Thomas, que Dieu bénisse! qui s'est trouvé là tout à point pour arrêter ses bêtes, il était mort !

FAIVEAC.

Tu veux donc absolument croire qu'il l'a fait exprès?

LA MÈRE, se levant et se rapprochant <(■> soti mari.

Je ne le crois pas, Fauveau, j'en suis sûre! Sylvain n'était point en faiblesse. Il était blanc comme un linge, mais il avait toute sa

force, tout son vouloir; même il a pris son temps, il a regardé si on ne l'observait point, et quand il a cru que je ne le voyais plus, quand il a eu appelé une dernière fois Claudie, qui n'a pas seulement voulu tourner la tête de son côté, il a dit : C'est bien /Et il s'est jeté sous la voiture pour se faire écraser. Demandez-le à Thomas, qui lui a dit en le relevant malgré lui : « Qu'est-ce que vous faites là, mon maître? vous voulez donc mécontenter le bon Dieu? » — Demandez-le à Mmc Rose, qui lui a dit : « Qu'est-ce que vous faites là, Sylvain, vous voulez donc faire mourir votre mère? » — J'ai accouru, j'ai questionné, personne n'a voulu me répondre. Vous avez crié à Thomas : Marche, marche! Sylvain a dit que le pied

lui avait coulé en se retournant. Il a fait comme s'il voulait me sourire. Ah! quel sourire, mon homme! si vous l'aviez vu comme je l'ai vu, vous ne dormiriez pas cette nuit...

Elle sunglule.

faiveau, tout démoralisé.

Si tu crois ça, il faudrait... il faudrait...

la mère, se levant.

Qu'est-ce qu'il faudrait? Jamais ces gens-là ne voudront revenir céans ! on les a trop molestés, en leur reprochant leur mauvais sort!

FAUVEAU

Je sais que j'ai été trop loin, ça c'est vrai, et j'en ai été repentant tout de suite ; mais j'ai fait tout mon possible pour les raccoiser. Ils n'ont voulu entendre à rien. Ils sont trop orgueilleux, aus-

si ! Laissons-les aller. On se raccommodera plus tard... à l'occasion... (Se levant.) Tiens ! on leur enverra cinq boisseaux de blé pour leur hiver!... mais faut d'abord lâcher de reconsole Sylvain. Où est-il à cette heure?

LA Mère, sans tourner la tête.

Il est dans la grange, étendu sur un tas de paille, la tête tout enterrée en avant, comme quelqu'un qui ne veut plus rien dire, rien voir et rien entendre. fadveau, après un temps et faisant tourner sa fenvm devant lui.

Peut-être qu'il dort?

LA MÈRE, le fixant.

Oh ! non, qu'il ne dort pas ! Il étouffe l'envie qu'il a de gémir et de crier. Il s'est jeté là comme un homme qui a plus de peine qu'il n'en peut porter. Quand je m'approche de lui, il fait comme s'il dormait; mais votre neveu Jean, qui est là caché derrière la crèche, et qui m'a juré de ne pas le perdre de vue, m'assure qu'il

SCENE

pleure en dedans et qu'on entend son pauvre oœur qui saute et gronde comme une rivière trop pleine. fadveau, prenant un air sombre.

Il finira par entendre raison, laissons-le pleurer son saoul.

la. mère, comme avec reproche.

Oui ! oui ! trouvez-lui des larmes! comme si c'était bien aisé à un homme qui a de la force de se fondre comme une neige au soleil ! Je vous dis qu'il ne pleurera point et qu'il en mourra, soit d'un coup de colère et de folie, soit d'une languit-ion d'ennuyance et de dégoût.

falveau, n'éloignant d'elle i 1 répondant à son reproche.

Femme ! vous me menez trop durement! A vous entendre, je suis un mauvais père et j'ai tué mon fils! La mère, allant à lui, avec douceur.

Non, mon homme ! mais vous avez voulu suivre vos idées d'ambition, vous avez humilié des malheureux, et voilà que Dieu vous en punit. Votre fils veut mourir, et notre maîtresse vous blâme et nous quitte.

SCENE II

FAUVEAU, LA MÈRE FAUVEAU, puis ROSE, puis LE PÈRE RÉMY et CLAUDIE.

ROSE, derrière le théâtre.

Venez, venez, mes braves gens! Oh! je le veux! je suis la maîtresse, moi!...

Elle entre et jette sa cape sur une chaise, Rémy et Claudie In suivent et resteut hésitans au fond du théâtre.

la mère, courant au-devant à'tux. Ah! mon Dieu ! vous nous les ramenez, notre maîtresse !

fuveu. allant vers eux lentement et s' arrêtant à michemin.

Ah î liens ! vous les avez ramenés, notre maîtresse ?

ROSE, rSSOUfjfl'Je.

Et ce n'est pas sans peine. J'ai couru après eux toujours au galop! J'ai commandé à Thomas de retourner malgré eux. Oh! j'aurais plutôt fait verser la voiture que de les laisser partir fâchés comme ça contre nous ! c'est nous qui avons tort ! Vous d'abord, pèreFauveau, et puis moi par suite. C'est-il la faute de ces pauvres gens si vous m'avez conté des menterios? Tu m'entends, Fauveau; mais je te pardonne, à condition que Claudie et son père seront les bien venus chez toi... c'est-à-dire riiez moi !

i.\ mère, allant à Rose.

Comment ! notre maîtresse! vous avez été vous-même... vous avez réussi à... vous êtes consentante de... Tenez... {Elle lui saute au cou.) vous êtes une brave femme, une bonne maîtresse, une personne bien comme il faut, un cœur... oh ! le bon cœur que vous avez, Mme pose ! Vous avez le sang vif comme un follet, mais ça se retourne tout de suite du bon côté, et ma fine, faut que je vous embrasse encore !... [Elle l'embrasse et ajoute en baissant la voix.) C'est le bon Dieu qui vous a conseillé pour empêcher un grand malheur, et puisque c'est comme ça, vous irez jusqu'au bout, pas vrai ? rose, de même.

Oui ! qu'est-ce qu'il faut faire?

là mère, poussant Ross, à droite, afin d'éviter d'être entendue par son mari, qui débarrassa la table et qui lâche d'écouter, à Rose.

Voulez-vous venir avec moi?

ROSE, h (S.

Ali ! je devine î allons, allons !

sckkk ni. 77

fai'Veau, à Rose, qui remonte au fond.

Où est-ce donc que vous courez tout de suite comme ça, notre maîtresse, avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître?

ROSE

C'est notre secret ! Tu le sauras plus tard. Allons, père Rémy ! allons, Claudie, approchez-vous donc et vous reposez. Vous êtes ici chez vous, entendez-vous bien ? et mon métayer veut absolument s'excuser des mauvaises raisons de tantôt.

LA MÈRE

Venez, venez, notre maîtresse...

La mère Fan venu el Rose sortent.

SCÈME III.

FAUVEAU, RÉMY, CLAUDIE

FAIVEAU, mal à l'aise.

Mais où est-ce donc que vous allez comme ça, notre maîtresse?... (// veut sortir Comme pour suivre Rose et se trouve

fac. -à- fac avec le père Rémy <t Claudie qui sont au fond du théâtre.) Par ainsi, mon vieux, vous voilà revenu? c'est bien. Je n'ai rien contre vous, moi d'abord ! Vous comprenez la chose... que... à cause de notre maîtresse... et puis la vivacité !... qu'on dit comme ça une parole... et puis une autre... {Cherchant à s'en aller it parlant à la cantonade.) Mais OÙ donc est-ce que vous allez comme ça, notre maîtresse?... (Rémy et Claudie se rangent silencieusement pour le laisser passer. Rémy l'obset&e froidement. Claudie parait ne rien voir éd. ne ri<n entendre autour d'elle.)Entrez donc! asseyez-vous. Vous êtes chez vous, comme dit notre maîtresse! Moi, faut que j'aille voir où ce qu'elle court comme ça. notre maîtresse!...

Il t'ttqàivt

9C EXE ÏV.

RÉMY, CLAUDIE

Ils redescendent le théâtre. Claudie est morne et absorbée.

Mon père, pourquoi est-ce que vous m'avez ramenée ici?

RÉMY

Eh bien ! ma fille, est-ce que ce n'était pas aussi ton idée? Est-ce que j'ai jamais eu une autre idée que la tienne?

CLACDIE.

Mais ce n'était point mon idée, cher père! Et c'est tout-à-fait malgré moi que vous avez cédé à Mme Rose.

RÉMY

Tu étais malade!

Je ne suis pas malade. D'ailleurs, nous serions rendus chez nous à cette heure. Qu'est-ce que nous venons faire ici, mon Dieu ! ce n'est point notre place! rémy, la regardant.

Que veux-tu? Mme Rose est si bonne! elle criait, elle pleurait! fallait-il résistera son bon cœur? j'ai cru que tu serais bien aise de lui pardonner et de revoir la mère Fauveau qui t'aime tant!

Je pardonne à tout le monde, mais je ne voulais pas revenir. Et vous ne m'écouliez pas !

RÉMY

Ne me gronde pas, Claudie. Que veux-tu? à mon âge, et quand on sort tout d'un coup d'une maladie, on retombe, on perd son courage !

Non, grâce au bon Dieu, vous êtes guéri comme par

SCENE IV

miracle!... {Le. regardante son tour.) Vous avez l'air tranquille et fort, et tout reverdi ! mon cher père! allons-nous-en !

RÉMY

Je ne me sens point de mal, mais je suis las, bien las, ma fille !...

Il s'assied à gauche et dépose son bâton et son chapeau sur la table.

ciaudie, sf agenouillant devant lui.

C'est vrai, mon Dieu, vous devez l'être ! Ah ! mon pauvre père ! je suis la cause qu'on vous tue !

RÉMY

Eh bien ! est-ce que je me plains de quelque chose? Pourquoi me dis-tu ça? Est-ce que je t'ai jamais fait un reproche, moi?

CLACDIE.

Oh î vous ! vous êtes le bon Dieu, pour moi !

RÉMY

Je ne suis pas le bon Dieu, Ciaudie ! Je suis un pauvre homme que le malheur a tordu comme un brin de paille ; mais à qui, tout de même, Dieu a envoyé un grand secours en lui donnant une fille comme toi ! ciaudie, sombre.

Une fille qui l'a déshonoré !...

rémy, se levant avec clic.

Tais-toi, Ciaudie, lu n'as point le droit d'accuser et de maudire la fille que j'aime ! Ta faute n'a perdu que toi, et mon devoir est de te la faire oublier. Le sauveur des pauvres humains a pris la brebis égarée sur ses épaules, et ce que le bon pasteur a fait pour son ouaille, un père ne le ferait pas pour sa fille? Tu as eu assez de repentir, tu as assez souffert, assez pleuré, assez travaillé, as-

sez expié, ma pauvre Ciaudie. D'ailleurs, notre péché est le même, nous avons eu trop de confiance,

nous n'avons pas connu les mauvais cœurs. Nous en avons été assez punis, puisque nous avons perdu noire pauvre petit! Tu n'as donc plus que moi, comme je n'ai plus que toi sur la terre! Et nous nous aimerions pas! Va, il y a assez longtemps que tu te déchires le cœur, je veux que tu te pardonnes à toi-même. Enlends-lu, Claudie, c'est ma volonté...

Sur la fin de ce récit, Rémy a défait les cordons de la cape de Claudie et lui fait signe de la mettre sur une chaise à droite, Claudie obéit.

Mon père, je n'aime que vous, je n'aime que vous au monde!

SC EXE

RÉMY, CLAUDIE, LA MÈRE FAUVEAU et ROSE avec SYLVAIN entre elles deux; elles l'amènent comme ma1 gré lui.

ROSE

Allons, Sylvain, faut que tout le monde me cède aujourd'hui !

LA MÈRE

Oui, oui, Sylvain, la bourgeoise veut être obéie... Sylvain est amené en face de Claudie ; il tressaille et veut se dégager.

SYLVAIN

Ma mère, Mraf Rose, je ne sais point ce que vous souhaitez de moi !

ROSE

Vous ne voulez point dire au père Rémy que vous êtes content de le revoir chez nous? En ce cas, je l'emmène, j'ai à lui parler.

Elle prend Rémy par le bras gauche.

la mère, prenant l'autre bras de Rémy. Et moi aussi, j'ai à lui parler. Venez, père Rémy.

SCENE VI. 81

KEMY, qui a pris son chapeau et son bâton, hésitant. Mais... c'est donc des secrets?

ROSE

Peut-être ! vous verrez ! allons ! avez-vous peur de moi? oh ! je ne suis pas si diable que j'en ai l'air !... Claudie veut suivre son père, la mère Fauveau l'arrête en souriant.

LA. MÈRE

Ah ! ma fille ! vous êtes une curieuse ! rémy, naïvement, à Claudie.

Elle dit que tu es une curieuse...

Claudie s'arrête interdite. Ils remontent tous les trois au fond,

et au moment de sortir, Sylvain qui est à droite près delà
sortie veut suivre sa mère, Rose l'arrête ROSE.

Sylvain, patientez un brin ; tenez compagnie à Claudie qui a eu
de la peine ici. Le devoir d'un chacun est de la consoler.

SYLVAIN

Mais je n'ai fait peine et injure à personne, moi !

ROSE

Eh bien ! je ne peux pas en dire autant, et c'est pour ça que je
veux me confesser au pèreRémy, mais la confession ne veut pas
de témoins. Restezoù vous voilà...

Elle le pousse vers Claudie et sort avec la mère Fauveau et le
père Rémy entre elles deux.

scie vi.

SYLVAIN, CLAUDIE

claudie, fusant effort pour parler.

C'est vrai que vous ne m'avez point fait de peine, maître Syl-
vain, et que je n'ai rien contre vous, partant nous n'avons point à
nous expliquer...

LU»? v?ut ><• retirer.

82 ACTE m.

SYLVAIN, sans l'arrêt r, mais se plaçant de 7, gêner sa sortir.

Certainement non, nous n'avons point à nous ex|,. quer. Je ne sais pas pourquoi on a voulu que je vienne ici. Vous y êtes, Claudie, c'est bien. Je n'y trouve point à redire. On a eu tort de vous offenser, on a raison de vouloir vous en consoler, mais tout cela ne me regarde point.

CLACDIE.

Je le sais bien, et si je suis ici, c'est malgré moi, je ne voulais point revenir, je ne serais jamais revenue. Mon père a cédé à Mme Rose, mais ce n'est point pour rester, et je compte que nous allons repartir. SYLVAIN, se jet mi cl vaut la porte.

Oh ! je ne vous empêche ni de partir ni de rester; si vous croyez que ça vient de moi tout ce qui se manigance ici aujourd'hui, vous vous abusez! Je n'y suis pour rien... Est-ce que j'ai à vous demander compte de vos idées, de votre passé, de votre conduite? Soyez tout ce que vous voudrez, je ne m'en embarrasse point. CLÀrDiE, ar c résignation, sans bouger beaucoup tout le restant de la scène.

Qui est-ce qui vous prie de vous en embarrasser? FAOVEAU, s' animant peu à peti.

Oh î c'est qu'on a dit des folies, des bëises ici, tantôt; mais est-ce que je vous ai jamais dit un mot que tout le monde ne puisse pas entendre, voyons?

Je ne l'aurais pas souffert!

SYLVAIN, même /'■ U.

Oh ! je sais que vous êtes fière et vaillante ! c'est à propos dans votre position !

CLArDIE.

Un honnête homme et un bon chrétien aurait pour de-

SCMSE VI.

voir de ne jamais me parler de ma position, et puisque vous n'avez pas le cœur de le comprendre, je vous défends de me dire un mol de plus.

Sylvain, marchant à grands pets.

Oh ! je ne vous insulte pas, je vous plains !

Gardez votre pitié pour qui vous la réclamera.

stlvain, même jeu.

Courage ! vous voulez qu'on vous respecte comme une sainte, pas vrai?

CLAUDIE, l' nt ment.

Le malheur qui ne se plaint pas a le droit de se faire respecter.

Sylvain, cr.chant ses larmes av c un peu de dépit.

Le malheur qui ne se plaint pas, à des fois, ça ressemble à la honte qui se cache... M'est avis qu'on aurait mieux respecté votre malheur si vous ne l'aviez pas si bien celé.

Maître Sylvain, les pauvres ont besoin de travailler. On repousse une fille... dans ma position, comme vous dites, et pour

trouver de l'ouvrage hors de chez moi, je suis condamnée à me taire.

Sylvain, vivement.

Et à mentir !

claudie, hésite.

A qui ai-je menti? personne ne m'a interrogée.

Sylvain, vivement. élevant la voix.

Si fait! moi je vous ai interrogée ici, ce matin.

Et je vous ai menti ?

SYLVAIN

Se taire, c'est mentir, dans l'occasion.

CLAUDIE.

Dans l'occasion ! quelle occasion ?

SYLVAIN

Oui, quand on souffre l'amitié d'une personne à qui on ne veut point avouer ce qu'on est.

CLAUDIE.

Vous avez raison ; mais quand on ne souffre l'amitié de personne, on n'est obligée à rien envers personne. SYLVAIN, suffoquant.

A la bonne heure ! gardez donc vos secrets et vos amitiés ! personne ne vous les demande plus... (On entend un bruit clevoix

derrière le théâtre.) X moins que ça ne soit Denis Ronciat ! . . . car c'est sa voix que j'entends ! claxdie, à part, enpfourant.

Denis Ronciat!... Mon Dieu Ic'est trop pour un jour!

Elle tombe sur une chaise et reste atterrée. Sylvain s'assied accablé de l'autre côté de la table, et affecte d'être indifférent à tout ce qui se passe. •

SCENE VII

SYLVAIN, CLAUDIE, ROSE, DENIS, RÉMY, FAUVEAU, LA MÈRE FAITEAU.

rose, entrant la premier:-. Eh bien ! si vous voulez vous expliquer, case passera devant moi et devant toute la famille. DENIS, / 1 suivant.

Ça ne me fait rien, je n'ai peur de personne. FAUVEAU, • tirant avec Rémy.

Père Rémy, soyez calme ! pas de bruit chez nous, hein?

Il va à gauche et s'assied Mir le coin de la table ; la mère Fauveau le suit et s'approche de Sylvain avec inquiétude. Rémy se place derrière la chaise de sa fille et la regarde « sans rien dire. » *

Fauveau^ Sylvain, la mère Fauveau, Rose, Denis, Rémy, Claudie.

SCENE VI. S

dénis, au milieu du théâtre.

Par ainsi, différemment, vous êtes étonnés de me voir.

rose.

Oui, car je vous avais prié de ne plus revenir. Vous avez encore l'intention de faire du mal, mais vous ne le ferez plus en cachette, et les gens que vous accusez seront là pour se défendre.

dénis.

Si je reviens, malgré que vous m'avez chassé, comme je ne reviens pour vous, la belle Rose, vous pouvez bien me souffrir parler à ce vieux dans la demeure à vos métayers... Pour lors je me présente dans des intentions. . . simplement pour causer, à seules fins de s'entendre. Vous voulez appeler tout votre monde en témoignage de ce que je vas dire, eh bien ! j'y donne mon consentement. Là ! y sommes-nous?

FA.UVEAD, de sa place.

Nous y sommes, sous la condition qu'on ne se disputera point. Il y en a eu assez comme ça, aujourd'hui, des paroles !

rémy, trh-calmp.

Soyez donc tranquille, père Fauveau, c'est moi qui vous réponds de M. Denis Ronciat.

dénis, s'enhardissait.

Pour ça, vous avez raison, père Rémy !... Et tiens, mon vieux, d'après ce que j'ai à le dire, nous allons nous entendre vilement, je l'espère...

Il lui frappe sur l'Ypaiiii.'.

RÉMY, raillant.

Ah ! vous me donnez du tu, M. Ronciat?... Vous me touchez sur l'épaule? C'est bien de l'honneur que vous me faites !

deïiis, interdit Vous êtes gai, à ce soir, père Rémy!... Ça va donc mieux ! j'en suis content !

BÉKY.

Ça va très-bien. Vous êtes bien honnête.

faîteau, à part.

Ça va se gêter !... (De sa place, au père Rémy.) Dites donc, père Rémy... ne...

rémy, aux autres.

Souffrez-moi d'entendre ce que M. Ronciat me veut dire : j'attends, y sommes-nous?

DENIS

M'y voilà! écoutez bien. Différemment... je vous ai fait du tort, vous m'en avez fait aussi. Vous voulez me faire passer pour un sans-cœur. Vous faites bruit de votre histoire, ça se répand vite! Vous voulez ameuter la population contre ma personne; car en revenant ici, j'ai trouvé toute la paroisse en émoi. « Ah! coquin ! tu as fait chasser le père Rémy; mais voilà la Grand'Rose qui le

ramène en triomphe! » Et les femmes me montraient le poing, et les enfants voulaient me jeter des pierres !... Tout ça, ça me donne du ridicule ! Vous m'avez fait engendrier par la bourgeoisie de ceans qui ne me voyait point d'un mauvais œil...

ROSE

Insolent! vous vous trompez bien.

DEMS

Oh ! ne nous fâchons mie ! Vous me voulez parler en public, je parle en public ! Différemment, je ne peux pas rester comme ça, père Rémy ! il faut en finir. Faut vous prononcer. Qu'est-ce que vous exigez de moi en réparation du chagrin dont je vous ai mortifié dans les temps? ' Si la somme n'est point trop forte... on peut s'accorder.

gtCBft'B VII. 87

rémy, toujours calme k La somme? Ah ! vous m'offrez de l'argent, M. Ronciat? Et... à cause, sans être trop curieux?

DENIS

Voyons ! est-ce que vous ne m'entendez point?

RÉMY

Non ! excusez-moi, je suis très-vieux ; je sors d'une grosse maladie ; j'ai quasiment perdu la souvenance.

DEMS

Est-ce un jeu, père Rémy? Vous ne vous souvenez plus de...

RÉMY

Je ne me souviens plus de rien, et je ne peux point accepter votre argent sans savoir comment je l'ai gagné. dems, irouble.

Gagné! gagné! je ne dis point ça ! Je sais bien que vous n'avez jamais été consentant de ma sottise... Vous êtes un honnête homme, je ne vas pas contre. Vous avez cru que je recherchais votre fille pour le mariage...

RÉMY

Vous me l'avez donc demandée en mariage? Là, sérieusement? en famille? avec parole d'honneur? Attendez donc que je me souviennne !

DEMS.

Allons, allons ! vous vous souvenez de tout et je ne prétends pas nier. Oui, je vous ai donné parole de ma part et de celle de mes parents... Mais je ne croyais pas vous tromper ! Vrai ! je ne le croyais point ! J'étais tout jeune, tout franc, tout bête ! J'étais amoureux et je ne me méfiais point de moi. Votre fille était une enfant, elle ne connaissait point le danger. On allait ensemble, comme deux accordés, sans songer à mal... Et puis, voilà qu'on succombe sans savoir comment, on se marie, le bon Dieu pardonne tout, et le mal n'est pas bien grand.

RÉMY, avec reproche.

Le mal est grand quand le garçon n'épouse point. Ça prouve qu'il a de bonnes raisons pour se dédire; et sans doute que vous,

honnête homme, vous avez connu que ma fille ne serait point une honnête femme? Elle était coquette, dites? Elle vous donnait de la jalousie? Elle écoutait d'autres galans?...

Ici Claudie se lève et prend la main de son père qui semble la protéger et la fait asseoir tout en regardant Denis.

DEVIS

i\on î je n'irai pointeontre la vérité, malgré que je vois bien que vous forcez ma confession. Le tort est de mon côté. Claudie... je le dis devant elle, Claudie étaitsage, elle n'écoutait que moi et j'étais aussi sur d'elle...

RÉJIY.

Comment ! vous l'avez quittée sans sujet?

DENIS

Sans autre sujet que la crainte de devenir gueux en épousant une fille qui n'avait rien.

RÉJIY.

Ah î c'est vrai ! elle n'avait plus rien. Cete tante riche dont elle devait hériter, a pris fantaisie de se marier sur ses vieux jours... au moment où vous alliez épouser Claudie.. . et alors, vous avez tout d'un coup changé d'idée. Je ne pouvais pas croire que ce fût là toute votre excuse ; mais puisque vous le dites...

DENIS

Sacristi ! c'est vous qui me le faites dire î

ROSE

Et vous ne pouvez pas le nier.

DENIS

Eh bien ! mardi ! bien d'autres auraient fait comme moi. Mes parens avaient de la fortune, mais ils travaillaient. Moi, on no m'avait pas élevé à travailler. Amu-

SCENE VII

se-toi, qu'on me disait, i'es riche, épouse qui tu voudras; t'es fils unique. Tu seras bourgeois. — Eh bien ! j'ai eu l'ambition de vivre comme ça... je me suis dit en vous voyant ruinés qu'il me fallait, ou reprendre la pioche que mes parens n'avaient jamais pu lâcher, ou mettre la main sur une grosse dot pour me soutenir dans la fainéantise. Voilà mon tort, je le confesse; mais c'est comme ça. J'ai trahi l'amour pour la fortune, j'ai fait comme tant d'autres! Je me suis peut-être trompé, ma faute m'a porté nuisance et j'ai manqué plus d'un mariage. Voilà pourquoi j'ai quitté notre endroit et suis venu chercher femme par ici, avec l'intention devous faire un sort aussitôt que j'aurais payé mes dettes. Mais au lieu de m'y aider, vous m'avez traversé encore une fois. Finissons donc, demandez-moi ce que vous voudrez, et quand on saura que j'ai réparé mon tort, on ne me rebutera plus par ailleurs.

RÉMY

Vous êtes bien généreux, M. Ronciat, de vouloir contenter un homme capable de demander de l'argent en échange de son honneur, ou il faut que je sois bien avili pour que vous osiez m'en faire l'offre!... (Faisant un pas en avant et n'adressant aux autres.) Braves gens, qui m'avez recueilli et assisté depuis la moisson dernière, dites-moi donc si, pendant que j'étais malade et peut-être hors de sens, je n'ai point fait quelque bassesse qui ait pu autoriser M. Ronciat à venir me faire un pareil affront devant vous !

FAI VEAU

Oh ! par exemple, non ! vous êtes un homme bien respectable, j'en lève la main !

IV MÈRE

Et moi pareillement ! Et votre tille est digne de vous.

ROSE

Et il n'y a qu'un lâche qui puisse venir vous proposer de l'argent.

LA MÈRE

Ne les excitez point, dame Rose ! le père Rémy couve une grosse colère...

Sylvain se relève brusquement, semble sortir de sa rêverie, et reste les yeux tixés sur Claudie.

RÉMY

N'ayez crainte, mère Fauveau. Je suis aussi tranquille à cette heure que je le serai au jour de ma mort... Ça vous étonne? Ça t'étonne aussi, maître Ronciat ! Tu t'es peut-être souvent demandé pourquoi j'ai patienté cinq ans avec toi. Pourquoi moi, un ancien soldat, un vieux paysan encore rude du poignet, et plus fort que toi qui n'as jamais travaillé, je ne t'ai pas mis sous mon genou pour te casser la tête contre une pierre. Je veux bien te le dire, et me confesser à mon tour... C'est que j'étais aveugle, j'étais injuste envers ma fille. Oui, je lui faisais cette injure de croire qu'elle avait un restant d'amitié pour toi. Je lui en demande pardon aujourd'hui. {Il embrasse Claudie. A Denis.) Mais j'avoue que plus elle le niait, plus je m'imaginai que ses larmes versées en secret et son éloignement pour l'idée du mariage provenaient d'une souvenance et d'un regret... Cent fois j'ai pris ma cognée pour aller l'attendre au quart d'un bois. Cent fois, j'ai jeté ma cognée derrière ma porte, en regardant ma fille qui disait sa prière, et qui, dans mon idée, la disait peut-être pour moi. Je n'ai pas voulu venger ma fille, dans la crainte d'être odieux à ma fille, voilà tout.

dems, ému.

Dame ! écoutez donc, père Rémy, si j'avais pensé que Claudie eût encore des sentimens pour moi... maiselle

SCENE VU. 91

m'a dit elle-même ici, quand je l'ai revue à la gerbaude, qu'elle ne m'aimait plus... et différemment... je ne pouvais plus lui rien offrir.

RÉMY

Elle disait la vérité et je le sais, moi. Je l'ai dit aujourd'hui seulement. Voilà pourquoi tu me vois tranquille, parce que je me sens enfin libre de te punir.

fauveau. Père Rémy. père Rémy! apaisez-vous! de>is, remon- tant un peu.

Eh! laissez-le faire. Je ne me défendrai pas contre un homme de celà-là. Je m'en irai plutôt!

RÉMY

N'aie donc pas peur, Denis Ronciat. Je ne t'en veux plus. Je t'ai cru méchant, et je vois que tu n'es que lâche. La seule punition que je t'inflige, c'est celle de ma pitié. Va-t'en là-dessus, malheureux, je te fais grâce... Va-t'en avec ton ambition et ta paresse, avec ton argent et la honte de me l'avoir offert.

FAUVEAU

Ça, c'est bien vrai! ça fait honneur à un pauvre homme de pouvoir parler comme ça.

LA MÈRE

Oui, c'est bien, père Rémy, c'est bien.

ROSE

C'est bien parler et bien agir.

dénis, écrasé par tous 1rs regards et se débattant contre la ! ou te.

C'est donc comme ça? Voilà le piège que vous m'avez tendu pour mettre tout le monde contre moi? Oh da ! il faudra bien que je trouve un moyen de vous fermer la bouche!... je ne sais pas encore ce que je ferai pour ça... mais j'y réfléchirai et je trouverai quelque chose... à quoi vous ne vous attendez point... ni moi non plus ! H se r« tourne pour sortir.

ROSE

En attendant, vous allez trouver la porte pour sortir d'ici, pas vrai?

ronciat, m nant.

Vous pensez me renvoyer comme ça, tout penaud, tout écrasé, tout mortifié? Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, et je vas vous montrer que je. vau mieux que vous ne voulez bien le croire... Père Rémy, faites attention. Claudie, veux-tu me dire que tu m'aimes toujours, que c'est pour moi que tu as refusé d'en écouter d'autres... {Mwtœmmt de Sylvain.) et le diable me soulève si je ne me marie pas avec toi... {Un si!c?ice.) Eh bien! Claudie. vous ne m'écoutez point? Je suis Denis Ronciat, et je vous offre ma main, foi d'homme î Ah ça ! dépêchons-nous pour que le diable ne m'en fasse pas dédire !

RÉMY, à Claudi? qui est resté? comme pétrifiée durant toute c> tte scène.

Ma fille ! entends-tu? c'est à toi de répondre. claudie, avec fermeté, se Uvant.

Mon père, pour épouser un homme, il faut jurer à Dieu de l'aimer, de l'estimer et de le respecter toute sa vie. Et quand on sent qu'on ne peut que le mépriser, c'est mentir à Dieu, c'est faire un sacrilège. Je refuse.

RONCIAT.

La. sérieusement?

CLALDIE.

Je refuse.

ROSE

Et j'en ferais autant à sa place.

rémy, à Ronciat. Tu as offert une réparation, on l'a refusée; maintenant j'ai le droit d'exiger celle qui me convient.

SCENK Vil. 95

rouciât, remettant son chapau.

Ah ! nom d'une bouteille ! je ne vois pas ce que vous pouvez exiger de plus.

RÉMY

J'exige que tu quittes le pays.

RoNCI.VT.

Par ma foi ! avec plaisir. Il y a longtemps que j'en ai l'idée. Différemment, je n'ai point envie d'être montré au doigt. Bonsoir la compagnie ! je m'en vas chez mon oncle Raton, à plus de trente lieues d'ici, et j'y ferai tout de même une bonne fin et un bon mariage... (.4 Rémy.) Pourvu que vous ne veniez pas en moisson de ce côté-là. Promettez-vous de me laisser tranquille?

rémy, le prenant au caïtet et le secouant un peu.

Je n'ai pas de conditions à recevoir de toi... Je te défends de jamais remettre le pied dans la paroisse, nulle part enfin où ma fille pourrait te rencontrer. Jurele !

ROIVCIAT.

J'en jure... (Regardant Rose.) et sans regrets !

rémy, l'éloignant du geste.

Que le bon Dieu te pardonne comme nous te pardonnons! Puisses-tu t'amender et réparer ta mauvaise conduite par une bonne. Maintenant, tu peux t'en aller. . . Adieu !

ROMnvr, hésitant pour saluer Cfaudie qui ne le regarde pas ; il h66fe pas, et dit :

Adieu, père Rémy... {Remettant son chapeau, il sort, avec un r<?tc drapTotnb.) Serviteur à tout le monde !

8CEXE V1BI.

les mêmes, excepté DENIS RONCIAT.

La mère Fauveau, inquiète de l'air morne et forcée de Sylvain, reste auprès de lui. Rose s'approche de Claudie. Fauveau va au père Rémy.

fauveau, à Rémy, ramenant sur le devant. Diache ! Savez-vous que c'est courageux, ce que vous faites là, votre fille et vous, d'avoir refusé un mariage qui vous rendait la bonne renommée!

RÉMY

Oui, ça nous relevait dans l'estime des hommes, mais c'est acheter ça trop cher, quand il faut mentir à Dieu, à sa propre conscience et à la vérité de son cœur. IXous sommes chrétiens avant tout, père Fauveau.

FAUVEAU

Et francs chrétiens qu'on peut dire ! Tenez, c'est une fière femme que votre Claudie, et ça la relève assez d'avoir forcé, sans dire un mot, son enjoleux à lui faire amende honorable. Et vous, père Rémy, vous êtes un homme tout-à-fait comme il faut. Savez-vous que j'ai eu grand tort à ce matin de vous faire de la peine? j'en suis chagriné, vrai ; et si vous me voulez croire, vous me baillerez la main... là, de bonne amitié! rémy, lui serrant la main.

C'est de tout mon cœur, père Fauveau ! de tout mon cœur, entendez-vous?

fauveau, s'apercevant que Sylvain les observe et les

écoute avec un commencement d'agitation ; la mère

Fauveau prête aussi l'oreille.

Parlons plus bas, c'est inutile de revenir là-dessus devant... ces enfants.

rémy, sans baisser la voix.

Pourquoi donc ça? Si quelqu'un a eu une mauvais»

SCENE IfIII

pensée sur ma fille, ne voulez-vous point donner l'exemple du respect qu'on lui doit?

fauveau, à demi-voix.

Oui, oui, ça viendra; mais pour l'instant, faut de la prudence. Si vous voulez la marier un jour ou l'autre, faut pas tant ébruiter son malheur.

RÉÎY.

Ah î vous croyez qu'elle ne mérite pas de rencontrer un honnête garçon qui regarde à la bonté de Dieu plus qu'à la rigueur des hommes?

fauveau, avec Intention.

C'est de la rigueur, si vous voulez... mais ça règne partout, et les parens regardent à ça, si les enfans n'y regardent point!

rémy, bas en poussant Fauveau du coude <.t lui montrant Rose, qui est toujours près de Claudio.

Et pourtant Mme Rose a fait parler d'elle plus souvent que ma fille. Est-ce qu'à cause de son bon cœur et de sa grande charité, un honnête homme ne pourrait pas l'aimer?

FAUVEAU

Si fait ! où voulez- vous en venir?

rémy, avec intention et toujours bas.

Et comme elle est riche avec ça, iljy'a bien des parens qui voudraient, malgré le préjugé, la faire épouser leur fils?

fauveau, piqué tt oubliant de parler bas. C'est-il pour me blâmer que vous dites ça ?

rémy, parlant haut.

Non! je ne pense qu'à ma fille, moi. Pour moi, Claudie est sanctifiée, et ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire que les idées du monde peuvent prévaloir contre elle.

Otf

fauveau, très-hantf ave co'èrf.

Les idées du monde, c'est les miennes, et je ne veux point les voir démolir... (Appuyant tûrses mots.) Faut pas, parce que vous savez mieux parler que moi, chercher à méprendre pour une bête.

la mère, se mettait entra eux.

Eh bien, eh bien ! allez-vous point vous quereller à cette heure ?

rose, demém?, attirant Rémy à elle.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

FAUVEAU

Il y a que ce vieux-là est trop entêté de son orgueil. rémy, se calmant et sy exaltant ensuite.

Mon orgueil ! non ! ce n'est point ça, père Fauveau, vous ne comprenez pas. Il est tombé, mon orgueil, je l'ai mis aujourd'hui sous mes pieds! J'ai rendu cet hommage au grand juge qui m'a fait retrouver ma force et ma raison comme par miracle au moment où ma fille outragée en avait besoin ! J'ai été colère, j'ai été fou un moment. C'était la maladie qui se débattait en moi avec la guérison. Mais un moment après, tenez! ma vue s'est éclaircie, et il m'a semblé, comme je m'en allais d'auprès de vous autres, que je voyais la vérité du ciel face à face. Alors, tous vos ménagemens... et ma fierté, à moi, mon orgueil, comme vous dites, tout ça se dissipaiteomme un brouillard devant le soleil du bon Dieu. Oui, Dieu est grand! Dieu est juste! Il veut que la justice règne sur la terre !...

Le père Fauveau a repris sa place et garde le silence. Sylvain, qui s'est levé, vient s'agenouiller devant Rémy avec respect.

SYLVAIN

Vous dites vrai, homme de bien! C'est pourquoi.

SCENE V11I. W

mon orgueil, mon mauvais orgueil à moi, s'humilie (levant vous. Je vous demande la main de votre fille, que vous m'avez enseigné à estimer comme elle le mérite... (Rc?ny lui fait signe que c'est à Ciaudie de repondre. — Sylvain, se levant, à Ciaudie.) Ciaudie, pardonnez-moi, acceptez-moi pour votre soutien. Je vous aimais

à en mourir, et quand j'ai appris la vérité, ce n'était pas du blâme que je sentais. \on ! comme Dieu m'entend ! c'était de la jalousie. Mais je ne serai même plus jaloux. Je n'ai plus sujet de l'être. Fiez-vous à moi, je vous aimerai, et vous défendrai d'un cœur pareil à celui de votre père. Fiez-vous à moi, je vous dis, je ne crains pas le monde, moi, et je saurai faire respecter ma femme î

claldie, S'- tournant vers Sylvain.

Non, Sylvain î j'ai juré de me punir moi-même en portant seule la peine de ma faute.

la mère, passant devant Sylvain, Remy, et allant à Cl au die.

Ciaudie, c'est par crainte de nous déplaire que vous parlez comme ça ; mais moi, voyez -vous, je vous ai toujours souhaitée pour ma fille.

CLALDiE, se tournant entre la mère Fauvenu et Rose.

MèreFauveau, demandez-moi ma vie, c'est tout ce que je peux vous donner.

ROSE

Ciaudie ! c'est moi qui vous ai le plus offensée ici !... Faudra-t-il que je me mette à genoux?

CLALDIE.

Mme Rose, c'est moi qui me mettrais aux vôtres pour vous remercier d'être si bonne, mais ne me demandez pas ce que je ne peux pas accorder...

Sylvain, désespéré du refus de Ciaudie, se jette dans le sein

de son père.

fauveau, vaincu, à Oau'lie. * Ma fille, c'est bien à vous de vous défendre comme ça ; mais, par pitié pour vous-même et pour mon pauvre enfant, fiez-vous à sa parole et à la mienne.

SYLVAIN

Oh ! merci ! père, merci !

Père Fauveau, je vous remercie, je vous respecte, je vous aime, mais je ne peux point vous obéir. Sylvain, pleurant.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle ne m'aime point ! rémy, prenant Claudie parla muin et l'um nant à lui.

Claudie, c'est à mon tour de le prier ; refuseras-tu à ton père?

Je ne peux pas accorder à mon père ce que j'ai juré à Dieu de n'accorder à personne.

RÉMY

Eh bien ! Dieu donne à ton père le droit de briser ton serment, et je le brise. Je t'ordonne de m'obéir et d'épouser cet homme juste...

Claudie chancelle et laisse tomber sa tête sur le sein de son père .

Sylvain, même jeu, de l'autre côté de Rémy.

Elle pâlit, elle souffre î elle me déleste ! rémy. soutenant sa fille dans ses bras, et s'adressant doucement à Sylvain, avec joie.

Non ! elle t'aime, et la violence qu'elle se fait pour le cacher est au-dessus de ses forces. Mais, je le sais, moi ! elle a eu le délire eu partant d'ici , elle a pleuré, elle a parlé ! Voilà pourquoi je suis revenu !... (Elevant le* mains.) Merci, mon Dieu ! qui m'avez permis de ne pas

* FauTeau, Sylvain, Rémy, Claudie, la mère Fauveau. Rose.

SCENE VIII

mourir avant d'avoir donné un bon soutien à ma fille ! . . . (On enlèvent la cloche lointaine ; à Sylvain et à Claudio.) A genoux, mes enfans... {Aux cadres.) Mes amis, à genoux ! c'est l'Angelus qui sonne... [Il reste seul debout.) C'est l'heure du repos ! qu'il descende dans nos cœurs, le repos du bon Dieu, à la fin d'une journée d'épreuves, où chacun de nous a réussi à faire son devoir ! Demain cette cloche nous réveillera pour nous rappeler au travail ; nous serons debout avec une face joyeuse et une conscience épanouie... [R levant ses enfans. — Tousse lèvent,) Car le travail, ce n'est point la punition de l'homme... c'est sa récompense et sa force... c'est sa gloire et sa fête ! Ali ! je suis guéri et je vais donc enfin pouvoir travailler ; je n'ai pas eu ce contentement-là depuis la gerbaude.

SYLVAIN

Vous l'aurez encore... nous moissonnerons ensemble, mon père.

RÉMY

Oui, mon enfant ! grâce rendue à Dieu, au travail et à votre bonheur... (Se redressant.) Je sens maintenant que je deviendrai centenaire.

11 se trouve entouré par tous les personnages. — Tableau. 1 I \

L'auteur de Clacdib, ayant donné à ses personnages des noms plus ou moins répandus dans le pays qu'il habite, et familiers à son oreille, ne suppose pas que les citoyens de campagn; cjui portent ces noms pourraient se croire désignés dans un ouvrage de pure invention. Pourtant, s'il en était besoin, i déclarerai!, el il déclare d'avance, qu'il les a pris au hasarf , et sans connaître aucune particularité à]a<j'ir||e il ait voulu faire allusion. fi. Soi».

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/clauidedrameentroosand>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.